



THE
LIBRARY
OF THE
BIBLIOTHECA
MUSEI
HISTORICO-NATURALIS
ROMAE
FUNDATA
A. 1773
PER
ALEXANDER
DE
SALAZAR
ORDINARIUM
GENERICUM
ROMAE
1811

THE
LIBRARY
OF THE
BIBLIOTHECA
MUSEI
HISTORICO-NATURALIS
ROMAE
FUNDATA
A. 1773
PER
ALEXANDER
DE
SALAZAR
ORDINARIUM
GENERICUM
ROMAE
1811

Collection Louis Dantin

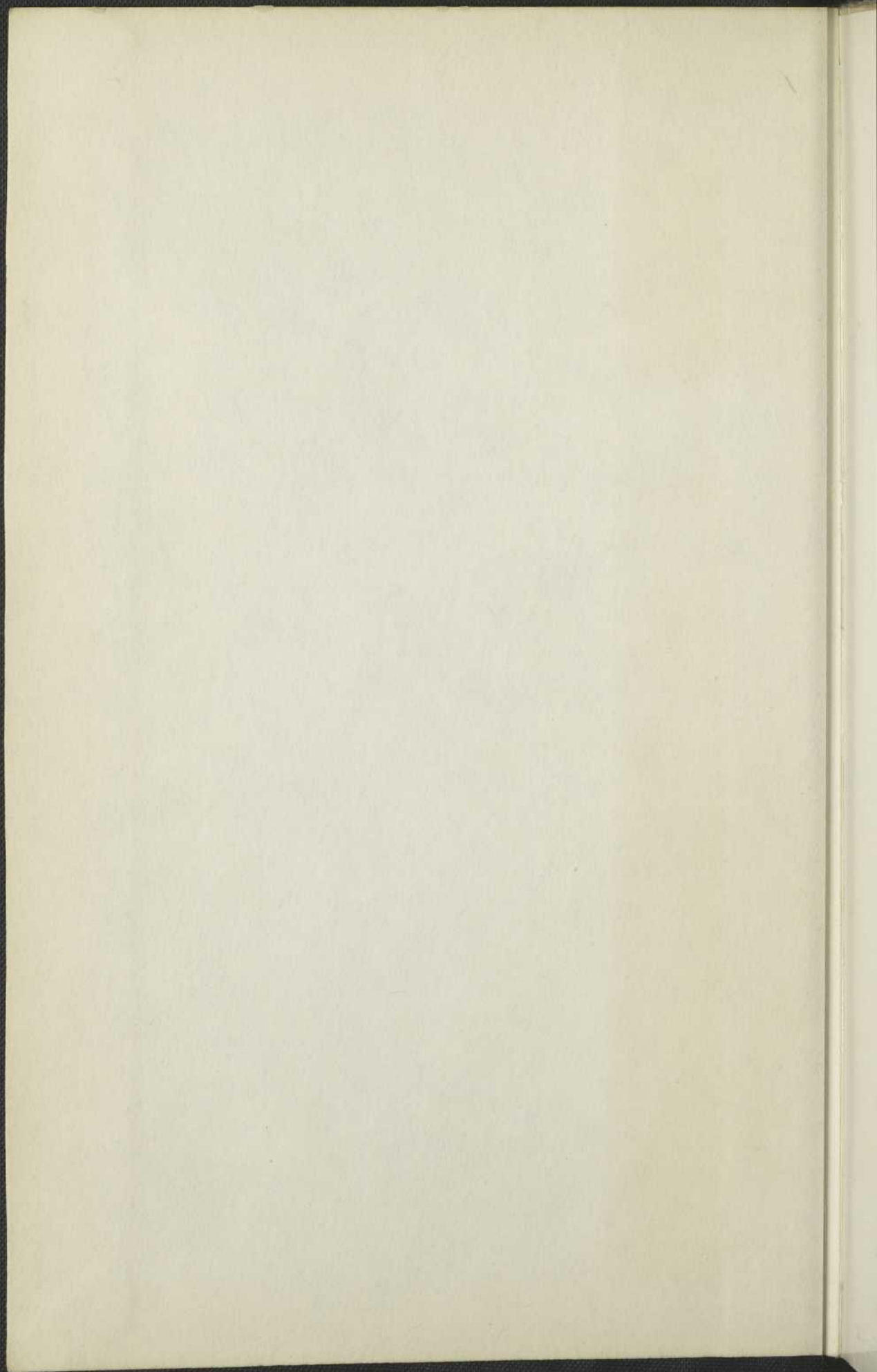
(Gabriel Nadeau)

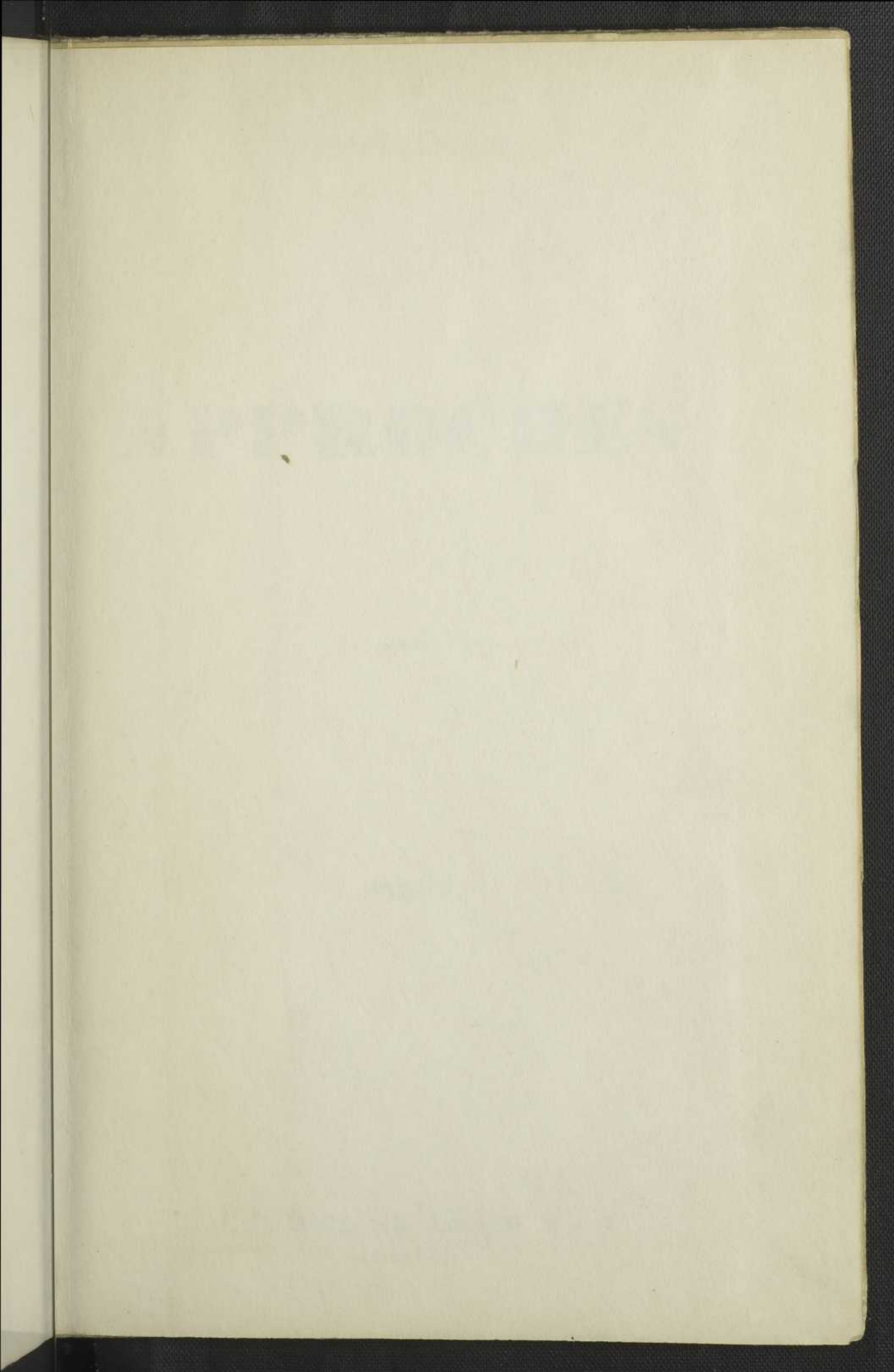


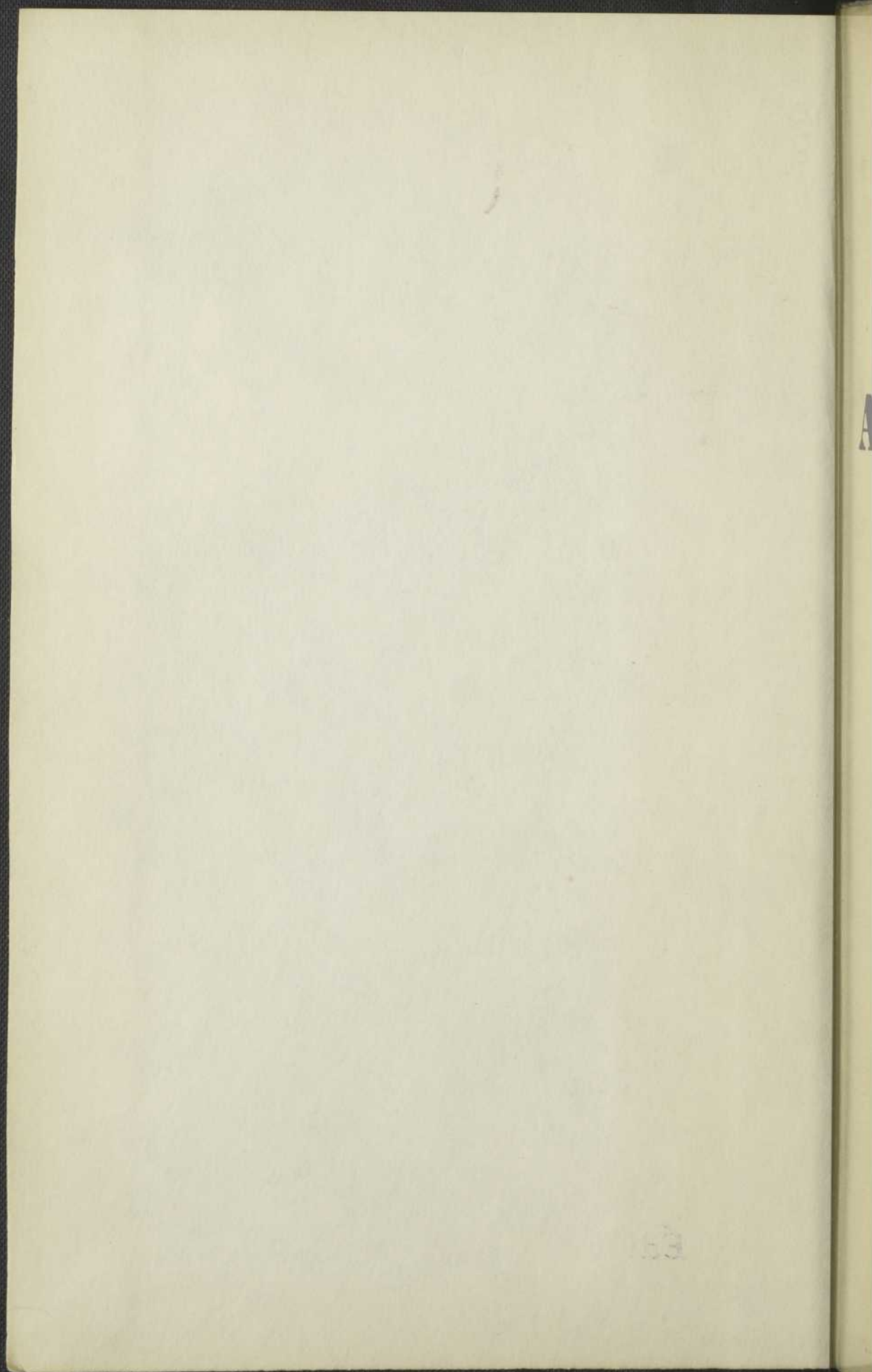
Bibliothèque Nationale du Québec

Parm apres 20 seph
1942.

voir a p 103







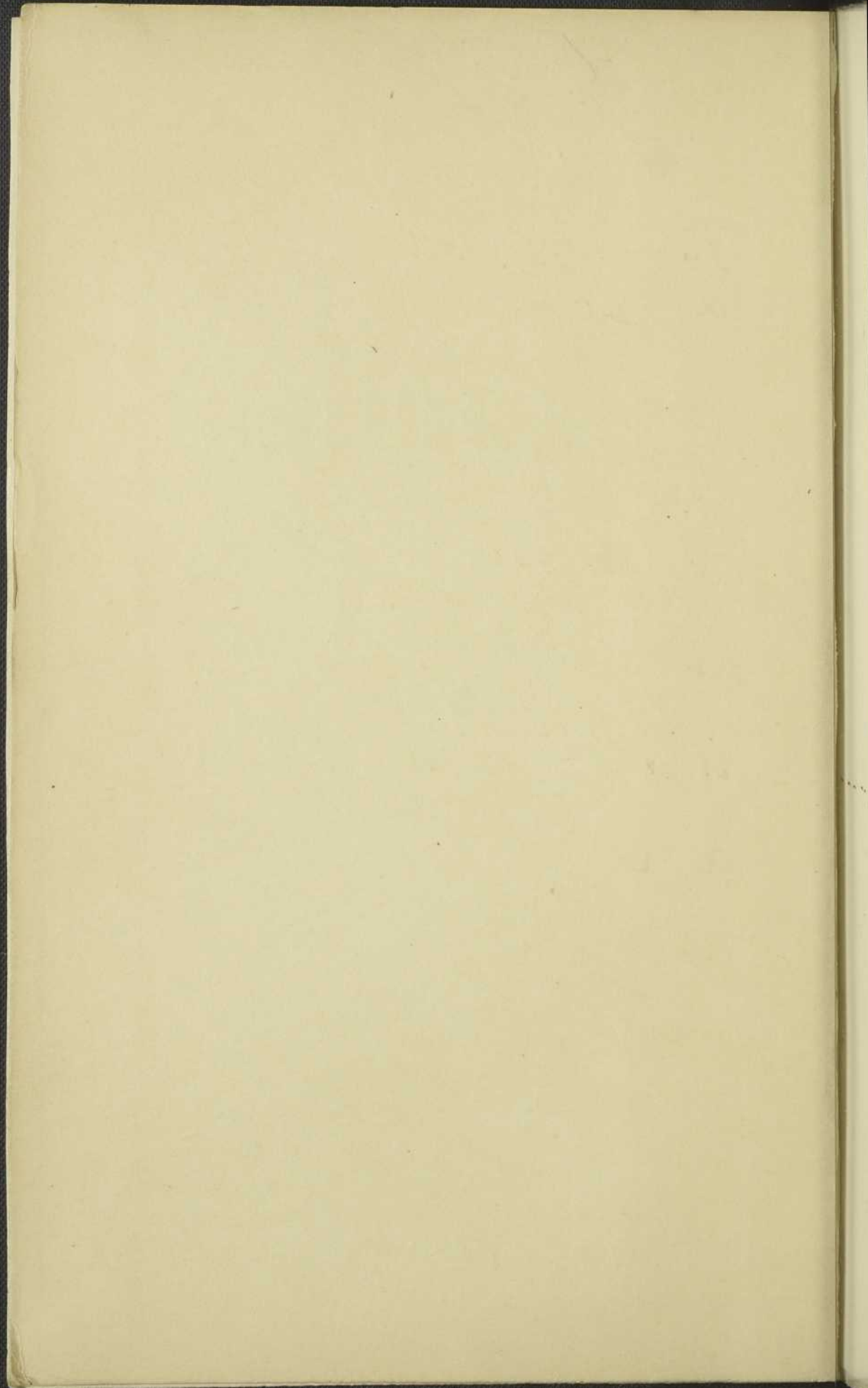
Marcel Dugas

APPROCHES



6544
Éditions du Chien d'Or

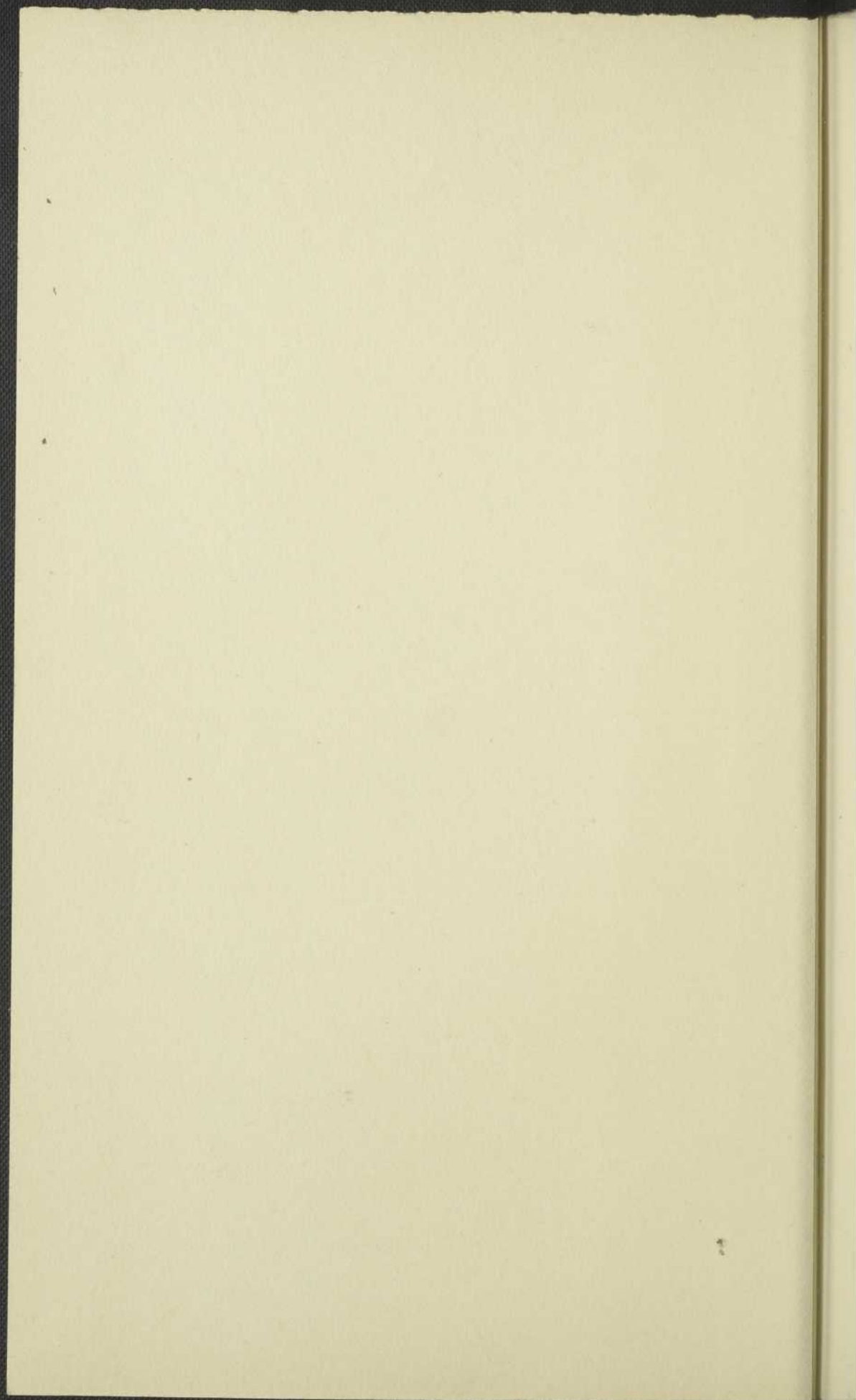
QUÉBEC, 1942

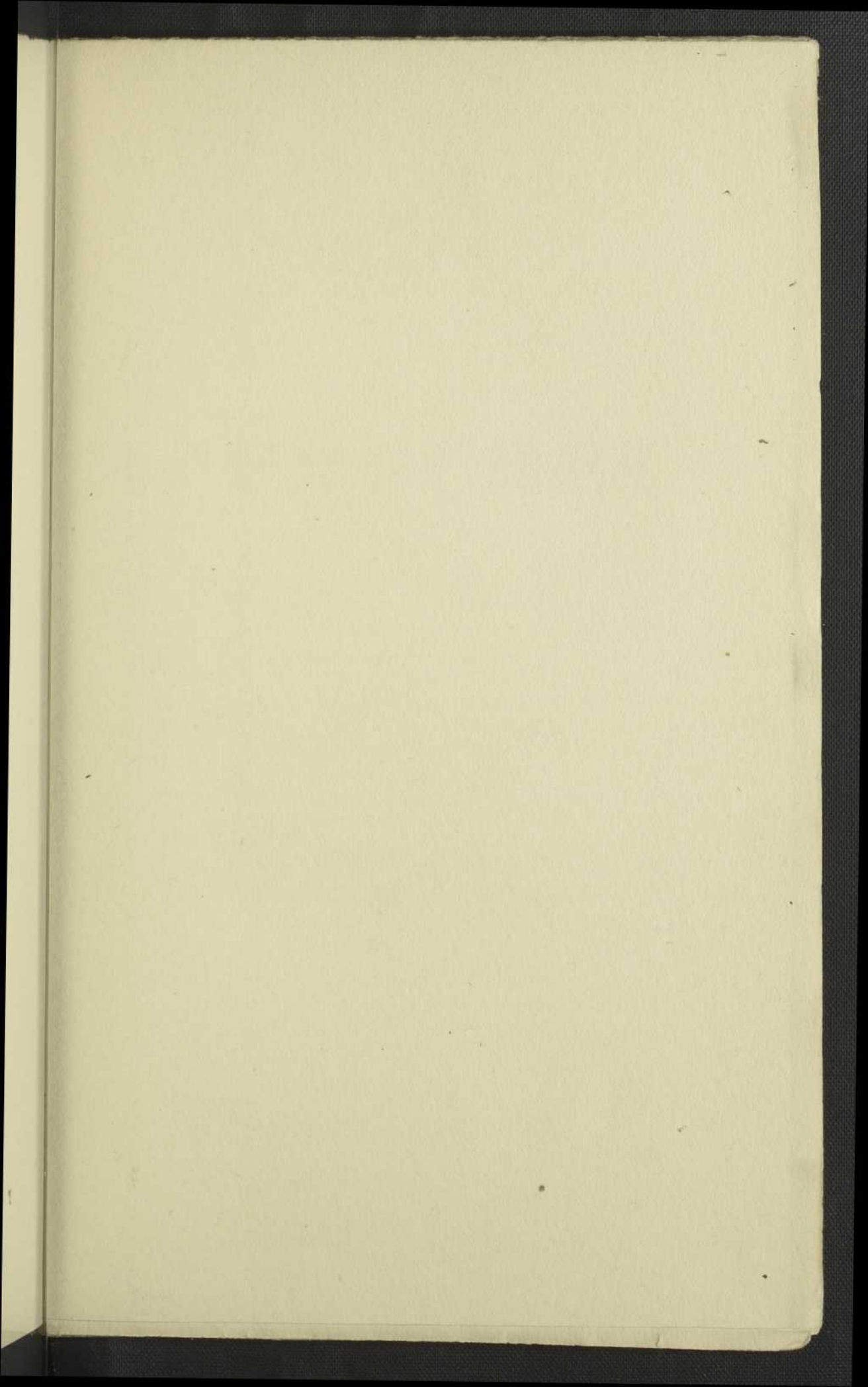


Coll. Dantin

à M. Louis Dantin,
dont je regrette le silence
parce qu'il était une
voix éloquente dans
le journalisme canadien,
à sa curiosité avérée
à son amour des lettres
et des arts, à son in-
fluence.

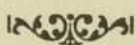
1. Marcel Wugas





Marcel Dugas

APPROCHES



Éditions du Chien d'Or

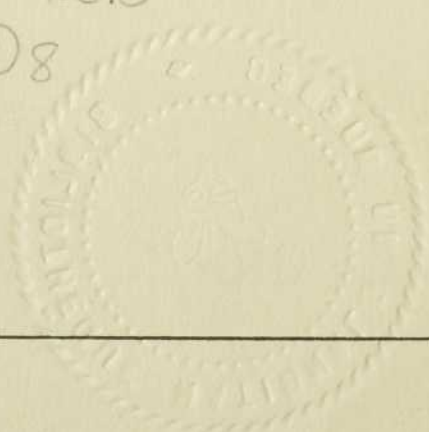
QUÉBEC, 1942

Tous droits réservés .
Canada, 1942

PS

8063.5

D8



À MADAME ANNE CÔTÉ

n'a
dis
dra
Ca
init
celi
Fr
un
lou
ap
d'u
tia
po
aut
cen
dés
ren
L
de
sion
pon
Ce
l'eff

ON EST RÉCOMPENSÉ d'approcher certains écrivains ou artistes, surtout si ce n'est pas avec des idées préconçues, une joie à peine dissimulée, quelquefois nettement déclarée, de les atteindre, de les soustraire à l'admiration ou à la sympathie. C'est une récompense pour soi, une satisfaction d'ordre intime. Ce plaisir demeure, en tout cas, supérieur à celui de l'hostilité ou de la méconnaissance.

Des artistes comme Léo-Pol Morin, Alain Grandbois, François Hertel, St-Denys Garneau, etc., commandent un hommage véritable. On sent qu'il ne leur sera pas tout donné de ce qu'ils méritaient. Et ce ne sera qu'une approximation, une approche. Ils pourront susciter d'autres versions, des études plus élaborées, mieux établies.

Mais il importait qu'ils fussent salués ici: les uns, pour tout ce qu'ils font espérer, ont su réaliser déjà, les autres afin de les tenir, un moment, dans le souvenir de ceux qui vivent encore. Ils sont ici approchés avec amitié, désir de les comprendre, de signaler leur passage, de rendre à leurs qualités un tribut d'éloges.

Le monde souffre probablement de trop de négations, de critiques qui ne sont que la parodie de la compréhension ou qui trahissent le goût de détruire ce qui réclame, pourtant, sa juste part du soleil des vivants et des morts. Ce n'est pas trop dire, semble-t-il, et c'est affirmer que l'effort et l'art ont encore le droit d'être considérés. Quoi-

que l'univers subisse des changements tels qu'on peut se demander s'il restera quelque chose, après la tourmente, des vertus d'hier, c'est désirer sauver un sourire de civilisation que de tendre vers la justice pour les uns et les autres.

L'auteur de ce livre a voulu retenir ce qui allait s'enfuir vers l'oubli; il a voulu marquer également sa vive estime pour des contemporains dont il a connu la cordialité, la camaraderie.

Il a joint à ces essais un discours qu'il fit aux soldats: "Notre Nouvelle Epopée". Il a choisi des raisons pour expliquer la mort, des raisons qui sont le pain de l'esprit et du coeur, et n'ayant de réalité, peut-être, que dans la vision d'un monde libéré de ses esclavages, de ses servitudes, de ses nécessités. Ce ne sont pas des raisons officielles, mais celles qui prêtent un sens à la mort, à la splendeur de certains sacrifices humains. Elles sont au-dessus de l'affreux carnage; elles flottent dans cet univers de spiritualité qui persiste encore quand la plaine s'est endormie avec ses morts ou lorsque la mer est devenue silencieuse devant l'aube qui se lève, et que tout est disparu des armadas, des flottes orgueilleuses.

MARCEL DUGAS

LÉO-POL MORIN

JE laisse courir ma plume...

C'était en 1912. J'entrais à l'hôtel Jacob et je me frappai à quelqu'un qui en sortait. C'était Léo-Pol Morin. Je m'excusai; il sourit et me dit sur un ton un peu vif que je pénétrais en aveugle dans les hôtels et que je bousculais tout le monde.

—“Tout le monde est de trop, puisqu'il n'y a que vous,” répliquai-je, un peu surpris de me voir semoncé de la sorte.

—“Pardon, s'écria-t-il, je ne suis pas seul.” En effet, il n'était pas seul. A ses côtés se tenait une fort belle personne, très blonde, élégante et vêtue de blanc. J'inclinai la tête. J'eus la sensation que j'avais affaire à un Canadien, et je dis :

—“Monsieur est de la Province de Québec ?

—Non, dit-il, en riant, je suis Ecossais.

—Ne riez pas, monsieur, quelque chose me dit que vous arrivez de Montréal ou de Québec.

—Devin. On ne peut rien vous cacher.

—Si, on me cache bien des choses.

—Mais, vous les découvrez.

—Pas toujours. Voulez-vous que nous nous nommions l'un à l'autre?"

Il s'aperçoit, soudain, qu'il ne m'a pas présenté à la jeune fille qui est avec lui.

—“Ah! pardon, que je vous présente Laure Renaud.” Je m'incline à nouveau.

—“Que faites-vous, monsieur?"

—Mais rien du tout.

—Moi, monsieur, je suis prix d'Europe et j'étudie la musique avec Raoul Pugno.

—Ah! c'est donc vous, l'autre soir, que j'entendis jouer: *Prélude, Choral et Fugue*. J'adore cette musique-là.

—Ah! vous savez, monsieur, je ne l'ai pas encore entièrement dans les doigts. Si cela vous le dit, venez donc demain vers cinq heures. Je joue pour des amis que vous aurez plaisir à connaître.

—Je ne dis pas non. Je verrai, si je puis me défaire d'une autre invitation."

Le lendemain, j'allai chez Léo-Pol Morin et je connus là Marcelle Darbois, Pierre Oulitzki,

Jean et Armand Lacroix, Madame Calmans, Jehan Pruvost, Irène Boucher et sa mère, et beaucoup d'autres personnes qui, dans la suite, devinrent mes amis. Un peu plus tard, arrivèrent M. et Madame Adrien Plouffe, Sylvio de Pedrelli, François Denault, Adhémar de Riadis et probablement Georges-Emile Tanguay, avec le sculpteur Petit, Madame Wautier et ses enfants, Lucette, Gaston. La réunion se prolongea très tard et, vers neuf heures, nous allâmes dîner, tous ensemble, chez Rougeot, boulevard Saint-Germain.

Nous avions vingt ans et le désir d'être jeunes. Nous nous défendions déjà de vieillir. La vie nous apparaissait comme une conquête de chaque jour, une source de curiosités et d'enrichissement. Nous voulions tout voir et tout entendre, et dans ce moment unique du siècle qui, pensions-nous, ne serait jamais troublé par la guerre civile ou étrangère, il était facile d'assouvir notre soif et nos appétits. C'était une époque dans la vie française, pleine de douceurs et d'émerveillements de toutes sortes. Il était enivrant de respirer, d'ouvrir les yeux, de laisser battre son cœur.

Nous communiions aux grandes espérances qui remuaient l'âme des jeunes gens. On ne discernait pas le danger. On eut dit que tout fa-

vorisait les jeux de l'esprit et les mouvements du coeur. Les fontaines du désir étaient à nous. La France était ce jardin des Hespérides dans lequel nous nous promenions et il suffisait de tendre le bras pour y cueillir un beau fruit.

Nos distractions étaient variées, et ce qui pouvait nous ravir prenait des visages éblouissants.

Parmi ces enchantements, les soirées de madame Valentine de Saint-Point nous réservaient des joies vives, une fulguration d'étoiles, un décor de feux d'artifices, un piquant intérêt.

Jehan Pruvost nous y amena. Ce dernier était un fantaisiste extraordinaire. Il jouait à ravir le ragtime; il était, en outre, l'auteur de plusieurs chansons qui furent interprétées par des chansonniers célèbres. Il écrivit également de la musique sur les *Chansons de Bilitis*. Son caprice, ses tours, son entrain endiablé, son dynamisme, ses thés, rue de Grenelle, avant guerre, constituaient un amusement de prix. Ayant rencontré Riccioto Canudo, celui-ci l'avait invité avec ses amis chez Valentine de Saint-Point. Ses amis, c'étaient nous. Il nous convoqua un samedi soir et il nous sembla que nous allions à un rendez-vous d'amour. Nous ouvrîmes de larges yeux en pénétrant chez cette hôtesse. Valentine de Saint-Point demeurait dans un appartement décoré par les cubistes, mais ce qui nous frappa

le plus, c'était le grand arbre au milieu d'un salon immense et dont les branches, sous lesquelles nous faisons des apartés, occupaient beaucoup de place. Valentine était grande, blonde, belle, élancée, et toujours vêtue d'une façon qui défiait toute mode régnante à cette époque. Parfois, elle était enveloppée dans un tissu de drap d'or, tenant un ouistiti dans ses bras, et pieds nus, serrés dans des mules. Une autre fois, elle semblait disparaître dans une robe à traîne de couleur crème. D'autres soirs, elle arborait une robe très courte à damiers rouges et blancs, avec un casaquin de velours pourpre. Elle nous recevait souvent étendue sur son sofa, mais la plupart du temps, elle circulait d'un bout à l'autre du salon, causant avec tout le monde, s'asseyait par terre, et, quand il y avait une audition musicale, écoutait religieusement et imposait silence à ceux qui voulaient parler trop. Elle avait beaucoup d'esprit et était, je pense, l'amie de Canudo qui ne prenait pas garde d'être disputé dans cette possession par M. Postel Dumas. Pâle, étrange, défait, ce dernier restait assis durant toute la soirée sur une chaise, ne soufflant mot, et, vers minuit, nous indiquait le buffet dont il devait, en ami de la maison, assumer tous les frais. Inoubliables soirées où l'on ne s'ennuyait pas. Valentine possédait un très grand char-

me, savait être aimable pour tous. Elle s'ingéniait à renouveler les attraits de ses réceptions qui se terminaient à une heure avancée de la nuit. J'ai gardé le souvenir d'un soir où, pour notre plaisir, elle avait invité des danseurs hindous, Jean Cocteau, Maurice Ravel et des femmes connues. Le prince frivole, Merlin l'Enchanteur dit Cocteau, multipliait ses plaisanteries, les feux de son art de la conversation. Il brillait, éblouissait, enivrait. Il était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse, de son génie frémissant, primesautier, lançant des paradoxes avec une maîtrise consommée.

On était subjugué, conquis. L'incomparable causeur ne cessait d'étaler les luxuriances de son imagination, les pointes et les causticités de son esprit jusqu'à l'heure de minuit où, alors, madame de Saint-Point demanda le silence. Les Hindous dansèrent et ce fut un autre enivrement. Maurice Ravel ne cachait pas sa joie. Il s'était, d'ailleurs, beaucoup amusé en écoutant Jean Cocteau, qui avait gagné tous les points de la conversation.

Je parlerai de cet autre soir, également inoubliable. Valentine de Saint-Point avait inventé une danse et qui n'était autre que ce qu'elle appela : la "métachorie". Valentine allait danser devant nous. On nous avait annoncé l'évène-

ment, à Morin et à moi, au début de la semaine et nous brûlions d'impatience. La semaine semblait plus longue que de raison. On avait fait des frais de toilette et nous fûmes d'une exactitude au rendez-vous bien digne d'être notée. Il y avait beaucoup de monde; un rideau trembla et madame de Saint-Point apparut vêtue comme le sont toutes les danseuses. Et, je ne sais pourquoi, je songeai à saint Jean-Baptiste, au penseur de Rodin, aux anges de la Chapelle Sixtine. Ces voiles légers, diaphanes, laissaient voir des jambes parfaites qui suscitaient dans mon esprit les comparaisons les plus étranges, les plus disparates. Il n'y avait pas cependant de quoi se frapper; il s'agissait d'art et de danse. Exagérant ma pensée, je dis à quelqu'un qui était près de moi : — "Mais c'est de l'exhibitionnisme !

— Vous faites bien le scrupuleux", me répondit-on.

Suisse de Genève, reprenant dans ce salon les guerres de religion (ses ancêtres avaient exterminé beaucoup de catholiques), Jean Lacroix s'approche, et me dit sur un ton sec :

— "C'est inadmissible !"

Je lui lance, comme une injure :

— "Protestant."

On rit. Léo-Pol Morin et Laure Renaud, assis par terre près du sofa, applaudissaient.

Jehan Pruvost était hilare. Je craignis un moment qu'il ne fît une pirouette, comme il lui arrivait de le faire lorsqu'il tombait comme un bolide dans nos chambres de l'hôtel Jacob.

Très grave, caressant sa barbe, un peu serré sur lui-même, Armand Lacroix annonçait qu'il y avait là, dans cette danse, les éléments d'un art nouveau. Il disait cela pour paraître à la page, mais Armand, au fond de lui-même, désapprouvait une pareille tentative : ces minuties de pas, ces inflexions de jambes, ce saut soudain et rapide où la danseuse dressée, éclatante, voulant paraître une création de l'esprit, donnaient, à la plupart des assistants, l'impression d'un être de chair et de flamme.

Le Canada n'étant pas bégueule, je crus, moi, devoir prendre un plaisir extrême à cette manifestation d'art. Adhémar de Riadis, ganté de blanc, jouait avec son monocle et mangeait des amandes, les yeux plissés dans un rire narquois. Ravel et Cocteau contemplaient ce spectacle avec une expression polie.

La métachorie s'avérait comme une défaite, un appel désespéré à la nouveauté, une provocation aux timorés (il y en avait bien peu chez l'hôtesse), une sorte de défi que je ne cesserai, moi, de trouver fort agréable, car j'ai toujours

follement adoré la danse. Soyons francs, et je sens que je suis déjà pardonné de l'être.

Valentine de Saint-Point, arrière-petite-fille de Lamartine, a passé toute la guerre de 14-18 en Egypte. Elle revint en France vers la fin de 1920, ayant beaucoup vieilli. Maintenant, elle vit dans un petit village de province, pauvre, esseulée, composant des offertoires qu'elle dédie à la mémoire de Canudo : ce sont des plaintes et des prières. Rien ne demeure de l'accent de ses *Poèmes d'orgueil* de jadis ou elle exhalait des cris de panthère. Madame Valentine de Saint-Point se prépare à mourir. Elle eut son heure de grande vogue. Je l'ai dit : elle était belle et d'une élégance extrême. Ses audaces lui venaient de son amour de l'originalité à tout prix. Dans l'extravagance, elle apportait un soin, un goût parfois ravissants. Elle savait être spirituelle, cynique, débordante d'une joie d'enfant. Sous des dehors factices, elle cachait des qualités certaines, une âme sensible à la pitié. Jetée dans le royaume de l'art, elle voulut y faire sa trouée. Je la salue en passant.

Un événement musical qui émut Paris, c'est, entre beaucoup d'autres, l'audition seconde du *Sacre du Printemps* au Casino de Paris. La première avait suscité un scandale au théâtre des Champs-Élysées ; la deuxième ne le céderait en

rien à la première, mais la victoire, cette fois, allait être remportée par les partisans de Stravinsky.

La salle était houleuse, le rideau se levait sur une atmosphère de bataille. On s'était porté au Casino de Paris avec un élan, une foi irrésistible, capable d'enlever tous les obstacles, de renverser toute opposition. Les critiques du monde musical étaient disséminés dans l'auditoire. Camille Saint-Saëns, dans une loge, s'apprêtait à écumer de rage. C'était, assurément, une autre bataille d'Hernani, transportée dans le domaine de la musique, mais sans les gilets rouges. Les jaquettes serrées à la taille, les pantalons de couleur les remplaçaient. La mode était aux cheveux longs, aux cannes curieusement sculptées. Pas un seul homme, sauf la gent bourgeoise, qui portât un costume comme tout le monde. Assaut de cravates et d'insolences. Ce monde frissonnait d'originalité et chacun se piquait de n'être pas pareil au voisin. Le plus drôle d'entre nous était Jehan Pruvost qui avait revêtu une casaque de soie bleue, les pieds dans des sandales et une mouche sur le bout du nez. Effrayante offense aux bourgeois. Le macédonien Riadis, étranglé dans sa redingote, debout, disait à chaque personne qui passait :

— "Monsieur, madame, je suis comme Barbey

d'Aurevilly, si serré dans ma redingote que je ne pourrais même pas communier", etc. On riait aux éclats, et nous écrasions sous nos pieds des cacahuettes.

L'orage grondait. Le moindre geste suffirait pour le faire éclater. Il éclata, car la salle était divisée en deux factions, la faction pour l'étoile et celle qui était contre. Les premières mesures du ballet furent écoutées dans le plus religieux silence. Puis la bordée de sifflets se croisa avec le cri des acclamations. Alors, ce fut la bataille, une bataille effrenée d'où partaient les injures les plus corsées, les plus cinglantes. Les partisans de la nouveauté eurent gain de cause à la fin de l'audition. Igor Strawinsky, porté sur les épaules de tous ces jeunes gens, fut conduit en triomphe jusqu'aux grands boulevards.

Je pense bien, cher lecteur, que vous pourriez autant que moi secouer l'arbre des souvenirs et qu'il en tomberait des fruits d'or. Je ne voudrais pas avoir l'air de me croire seul riche de ces dons du passé. Tout homme qui a un peu voyagé en a mille à raconter. Moi qui ai vécu longtemps à l'étranger, je traîne dans ma besace quelques trésors. Il y en a qu'il ne me plaît pas de narrer. Ainsi, je ne parlerai jamais de la nuit du Bal des Quat-z-Arts de 1913 qui, dans l'histoire des réjouissances, dépassa ce que l'on

peut concevoir. Je dirai seulement qu'à l'aube, au bout de la rue Bonaparte, rentrant chez lui, après une nuit de travail à son journal, M. Charles Maurras contemplait les voitures qui arrivaient à l'Ecole des Beaux-Arts, débordantes d'étudiants qui étaient joyeux, soulevés de rires, et que le silence du matin était percé de cris fous. J'aperçus soudain le prophète du passé. Je me précipitai vers lui, criant dans son oreille : — "Maître, si le Prince revenait sur son cheval blanc, approuverait-il ces choses ?" Surpris par l'interpellation de cet inconnu, il me dévisagea et un sourire rapide passa sur ses traits.--"Mais oui, mais oui, mon ami".--"Alors, repris-je, ce serait la compromission du ciel avec la terre, une conspiration céleste et réussie avec les joies de l'aurore". Le théoricien de la monarchie pouffa de rire, et me sauvant j'entrai à l'hôtel Jacob, droit comme une pyramide, avec une correction que je n'ai jamais plus retrouvée. Que celui qui n'a pas eu de jeunesse me lance la première pierre ! Devenu vieux, on regrette ses vingt ans qui ne sont jamais revenus pour personne. Et c'est les revivre que de les évoquer.

J'amenai, un jour, chez mademoiselle Louise Read, Léo-Pol Morin qui fut immédiatement séduit par le charme de cette grande dame. Son émotion fut sincère en présence de cette femme

qui accueillait chez elle tous les admirateurs de Barbey d'Aurevilly. Il en venait de tous les points de la France, sans parler des étrangers qui sollicitaient l'honneur d'obtenir audience. Elle acceptait cet hommage européen et d'Amérique avec la grâce qui émanait de sa personne. Elle sentait la gloire de d'Aurevilly grandir, et elle était heureuse dans ce flot d'admiration qui, à travers elle, montait vers le grand écrivain.

Morin la vit beaucoup dans la suite, la reçut chez lui, et quand, plus tard, après la guerre de 1914-18, les Roquebrune et moi retournâmes à Paris, elle venait souvent dîner chez ces derniers. Morin qui, d'habitude, se faisait tirer l'oreille pour se mettre au piano acceptait toujours, sans hésiter, de jouer pour elle. Connaissant ses préférences, il donnait les *Novellettes* de Schumann et une étude de Chopin que mademoiselle Louise Read adorait. Elle manifestait alors une émotion qu'elle nous communiquait. Nous étions ravis de trouver chez elle une telle fraîcheur d'âme, un aussi grand pouvoir d'être émue.

L'an 13, c'est l'année des miracles; c'est bien ainsi que l'on doit saluer l'apparition des Ballets Russes à Paris. Une date très grande dans l'histoire des arts, une date qui ne peut être oubliée de ceux qui assistèrent aux représentations de

ces ballets. Cela tenait de la féerie, du mouvement stylisé, du jet d'eau montant vers les astres, d'une rupture des lois de la pesanteur. Bref, une incomparable fête pour les yeux.

L'intérêt se portait sur le merveilleux danseur que fut Nijinsky. Il n'était question que de lui, de son art, de ses sauts prodigieux, de sa légèreté, des agilités de cet artificier. Le danseur génial faisait courir la foule au théâtre des Champs-Élysées et, plus tard, au Châtelet. On n'avait encore rien vu qui approchât en perfection ces danses. Nijinsky, dans le *Spectre de la Rose*, *Pétrouchka*, le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, *Nuages et Fêtes*, comblait l'espoir le plus haut. Sans doute, Nijinska était belle comme toutes les danseuses, mais lui, par ses dons extraordinaires, attirait le plus vif hommage, l'acclamation la plus prolongée. Les décors et les costumes, c'était la découverte à son matin. Bakst avait fait des prodiges d'invention, Fokine, des raffinements de mise en scène. Et Nijinsky régnait.

Emile Cottinet écrivit des vers qui peignent parfaitement ce maître inégalé de la danse. Je cite :

*La musique sent la poussière et la friture...
Piston... Tambour... L'orgue pleurniche un air connu;
Le tragique pantin mime son coeur à nu,
Son coeur humain qu'un pantin femelle torture.*

*Dans la lumière, que ses yeux profonds capturent,
Animal et divin, lascif, mais ingénu,
Rêve et rôde, le jeune faune au front cornu,
Soudain dressé, flairant l'envol d'une ceinture.*

*Voici le puissant dieu bleu, mitré d'or... Voici
L'Arlequin, flèche, flamme et triangle... Un souci
Tendre penche le front que va baiser Gisèle.*

*Et c'est la chambre blanche au décor puéril,
Où jaillit—fleur vivante aux invisibles ailes—
Cette Rose, dans un clair de lune d'avril.*

Après les Ballets Russes qui suscitèrent un si délirant enthousiasme, on donna au théâtre du Châtelet les représentations de la *Pisanelle ou la mort parfumée*, et le *Martyre de Saint-Sébastien* de Gabriel d'Annunzio. C'est Ida Rubinstein qui joua Sébastien. Il y eut encore un mouvement de ferveur vers le théâtre, car elle était admirable dans cette pièce. Ida Rubinstein avait ses détracteurs et ses apologistes. Notre petite troupe d'amis l'acclama. Et je ne peux m'empêcher de citer encore Emile Cottinet qui va écrire à propos d'elle les vers suivants. Cottinet connaissait toute la musique; il avait fait des pèlerinages à Bayreuth et rien de ce qui touchait au domaine de l'art ne lui était étranger.

IDA RUBINSTEIN

*Etrange icône au sexe ambigu, lys des neiges,
Symbole souverain des destins douloureux*

*Que berce la légende en ses bras ténébreux,
Des passés de pourpre et de sang lui font cortège.*

*Du Sarcophage, dont le bois peint la protège,
Elle sort, idole impassible, aux cheveux bleus,
Et c'est l'Égypte même, aux lointains fabuleux,
S'offrant nue aux regards avides qui l'assiègent.*

*Le tout-puissant Amour s'éveille au pas rythmé
D'Hélène et brûle au coeur pervers de Salomé...
Mais le céleste amant, l'androgyné aux yeux d'ange,*

*Appuyé sur son arc d'or, l'archer Sébastien,
Pâli d'extase, a vu sur l'horizon chrétien,
Flamboyer l'arc-en-ciel des mystiques phalanges.*

Je n'oublie pas les soirées de la Closerie des Lilas où Paul Fort exerçait sa principauté. Il venait d'être nommé prince des Poètes. Nous y allions souvent et on y rencontrait la bohème du Quartier Latin : Carol-Bérard, Mercereaux, Adrien Remacle, les unanimistes Arcos, Martin-Barzun, Olivier Hourcade, Carlos Larronde. Dans l'éclat de sa jeunesse, Yvonne Le Maître, depuis réfugiée à Lowell, y tenait toute une cour : le peintre Le Moine, Gaston Picard, Paul-Napoléon Roinard, Paul Fort lui-même rivalisaient de paradoxes et de gaîtés d'esprit. Evidemment, rien n'a marqué plus profondément dans notre âme que ces jours de jeunesse où nous étions disputés par des attraites si divers. La jeunesse de chacun croit toujours avoir vécu un beau rêve.

Nos jours étaient à l'image de nos songes ; nous les vivions avec une ardeur dévorante, un abandon à l'imprévu, une foi sans cesse alimentée par tout ce que nous réservait l'invention des esprits, l'élan des coeurs. Je jette un regard de regret sur cette époque disparue et, s'il est possible d'entreindre des souvenirs, je les serre sur mon coeur.

1914 ! Les débuts de cette année ne laissaient pas prévoir qu'elle s'achèverait dans un affreux carnage. Le printemps et le commencement de l'été s'écoulaient sans que la crainte ne se glissât dans nos âmes. On continuait de vivre dans une sorte de féerie. Les boulevards grouillaient d'une foule nombreuse, attentive aux joies, aux distractions qui foisonnent dans une grande capitale comme Paris. Mais au milieu de l'été, on percevait des signes menaçants à l'horizon. L'opinion était émue par le procès de madame Caillaux qui avait tué le maître-chanteur Calmette, directeur du *Figaro*. On sait que ce monsieur avait commencé de publier dans son journal des lettres intimes qui avaient été dérobées, et madame Caillaux se présentant chez le directeur du journal l'avait menacé. Comme M. Calmette se contenta de rire d'elle, de lui dire qu'il continuerait, madame Caillaux avait sorti son revolver et tiré. On suivait les phases de ce procès avec passion. Puis les événements se précipitè-

rent. Et ce fut l'assassinat de Jaurès et cette émouvante promenade nocturne des ouvriers devant le corps ensanglanté du grand tribun.

Puis, la guerre. Les Canadiens qui étaient à Paris retournèrent au Canada. Revenu à Montréal, Léo-Pol Morin commence sa vie de professeur de piano. Il donne des récitals dans la province de Québec, à Montréal en particulier, avant d'entreprendre une grande tournée à travers tout le pays. Il écrit dans les journaux, s'intéresse à la vie musicale et, en 1919, fonde, avec MM. Fernand Préfontaine et Robert de Roquebrune, une revue intitulée le *Nigog*. C'est en parlant de cette revue dans "Littérature canadienne" que nous écrivions les lignes suivantes à propos de Morin :

"L'apparition d'une revue d'art à Montréal, en janvier 1919, fut un événement. En France, on est à l'abri d'une telle surprise, tant il est coutumier de voir naître cinq ou six revues chaque année. Cette pléthore de publications, si elle intéresse certains groupes, laisse les autres pour la plupart indifférents ou ne sollicite leur curiosité que d'une façon bien évasive. Au Canada, il en fut autrement pour le *Nigog*. On était inquiet, on s'interrogeait sur la nature et les tendances de cet organe de pensée française. L'esprit nouveau, certaines fougues juvéniles, les

outrances de jeunes gens qui ne voulaient plus sacrifier à des cultes périmés, et que sais-je? La présence parmi les directeurs de cette revue de M. Léo-Pol Morin dressait dans notre ciel canadien je ne sais quelle menace révolutionnaire. L'admiration qu'il avait affichée pour un Debussy, un Ravel et autres maîtres de la musique moderne, causait une sorte de scandale, et on lui tenait rigueur de ne pas assez "s'occuper" des classiques. Les jeunes gens, groupés à ses côtés, tous admirateurs de génies vivants, étaient regardés comme des esprits dangereux.

"M. Léo-Pol Morin, qui vit maintenant la moitié de l'année en Canada, a fini par convertir à la musique nouvelle les esprits les plus réfractaires. Il est aujourd'hui un personnage semi-officiel et non plus ce prétendu anarchiste qui conduisait la musique aux abîmes. Cela dénote, de la part du public mieux averti, une compréhension qui, quoique tardive, mérite d'être louée.

"Nos vénérables revues manifestaient alors une angoisse à peine dissimulée. Une pensée bien sage, protégée de lisières, allait être dérangée dans ces vieilles habitudes de moudre pour nous le grain des productions françaises et de nous en dispenser, avec des prudences savamment calculées, l'avare bienfait. La clientèle des Bazins s'effarouchait. Les craintes s'accru-

rent dès la parution du premier numéro, car cette revue, désireuse d'informations immédiates, ne voulant pas demeurer étrangère aux manifestations de l'esprit européen, créait un air nouveau, apportait d'autres curiosités intellectuelles ou artistiques que celles dont on avait été saturé. Ce n'était plus exclusivement d'une vieille France, toute réfugiée dans le souvenir et l'histoire, que ces jeunes gens se réclamaient, quoiqu'elle ne leur inspirât aucune haine; mais d'une France qui, selon les courbes savantes de son génie, avait dévoilé au monde les visages rajeunis de sa grâce et de ses séductions. Respectueux d'une tradition glorieuse, ils tentaient néanmoins de nouer dans l'actuel une parenté qui existait depuis des siècles et, l'ayant aimée dans ses rois, voulaient la connaître et la chérir dans sa jeune république. Cette revue ne rêvait donc pas sur les bords du Saint-Laurent d'une monarchie pour la France, laissant aux Français le soin de se donner le gouvernement de leur choix. (Vous n'ignorez pas que certains journaux canadiens veulent une nouvelle Restauration). Donc pas de programme politique défini, uniquement des vues générales sur les faits, un large éclectisme, comme il arrive parfois chez une revue de jeunes gens. En outre, la politique canadienne étant partout, passionnant les esprits à toutes les avenues

de la vie sociale, c'était une originalité que de s'efforcer de la tenir à l'écart, de lui accorder, en tout cas, une attention fort distraite dans les cadres de cette revue. . . Il fallait une jeune force comme Léo-Pol Morin pour essayer de susciter chez nous un mouvement musical qui, par sa nouveauté, allait s'imposer à une foule d'esprits impatientes de s'ouvrir, troubler certaines somnolences qui rendaient au passé un trop exclusif hommage, sans s'inquiéter de préparer l'avenir. L'opposition qu'il rencontra ne fit qu'exciter chez lui le désir de communiquer aux autres la foi dont il était animé. Et c'est alors que commença cet apostolat musical qui se traduisit par la critique, une sorte d'enseignement doctrinal, et ces séries de concerts de musique moderne où il s'efforçait de secouer l'apathie, de vaincre l'hostilité des vieillards, jeunes ou vieux. Toute manifestation d'ordre artistique trouvait en lui un apologiste ou un détracteur. Il fut sans pitié pour ce qui ne vivait que d'une vie aléatoire : conceptions, oeuvres, enseignements, snobisme, préjugés, tout ce qui constitue, à l'habitude, l'ensemble de la vie musicale fut soumis à l'examen, répudié ou applaudi. Je cherche un coin de l'horizon qu'il n'ait tenté d'explorer, une raison dont il se soit refusé d'examiner l'importance ou la nullité. Il est à l'affût de ce qui peut nourrir

sa curiosité ou déchaîner en lui l'indignation ou l'éloge. Il est habité de démons critiques avec lesquels il se plaît de nous épouvanter; il ne se repose pas sur des lauriers qu'il eût si facilement gagnés et dont il eût pu se faire un oreiller de délices. Il est inquiet et clame son inquiétude, et il nous apparaît tout raidi d'intransigeance dans sa volonté opiniâtre d'imposer une esthétique, de réduire les esprits les plus rebelles, les âmes les plus cabrées.

Ce qui nous semble intéressant encore, et, après des années, d'une vérité toujours actuelle, ce sont les articles qu'il consacra aux musiciens français, à Franck, Debussy, Ravel, Dukas, Roussel, Séverac. En plus d'un endroit, sinon à chaque page, il leur dédie un hommage éloquent, nourri de raisons et de ferveur. Il faut l'entendre analyser l'oeuvre d'un Dukas, presser en quelques pages la signification de l'apport de ce génie, la noblesse d'émotion qui s'en dégage. Les autres créateurs d'aujourd'hui sont étudiés avec autant d'amour et de pénétration qu'un Paul Dukas. Il les explique, leur assigne une place dans la production musicale, les rattache à une tradition qui sans cesse se renouvelle, et il leur crée droit de cité au Canada."

Plus tard il réunit en volume les chroniques qu'il fit paraître au Canada. Il y est question de

James Callihou. On sait que c'est lui-même. Et, sans doute, l'a-t-on rencontré à Montréal. C'était Morin et nul autre. Il raconte qu'il était né d'un père indien et d'une mère canadienne-française. L'aimable supercherie!... "Ne négligeons pas la leçon de cet art, écrit-il, car il sert à point nos aspirations nationales en ce qu'il recherche une langue musicale appropriée à notre sol, à nos chants et danses du terroir".

Je relis "Papiers de musique". Je tombe sur ce passage qui me paraît l'intelligence même. "Il est de bon ton, dans le monde, de mépriser le jazz et même le cinéma, de trouver trop "peuple" ces musiques et les facéties du génial Charlie Chaplin. On me pardonnera de ne pas donner dans ce snobisme mondain et d'aimer le jazz et Charlot. Ce ne m'empêche pas d'ailleurs d'aimer même la musique de Debussy, celle de Wagner ou de Bach, ou même celle dite liturgique, tant il est vrai que l'on peut aimer, pour des raisons diverses, son père et sa mère, son frère et sa soeur, son cousin et sa cousine, un ami et une amie, une lampe à arc ou à pétrole, une Rolls-Royce et une Ford, une Underwood et une Corona, le bleu et le jaune, Tristan et Pelléas, Montréal et Paris". Ne vous excusez pas, Léo-Pol Morin, d'aimer le jazz et Charlot. Faites fi de ceux qui se moquent du jazz d'un Whiteman et

du mime incomparable qu'est Chaplin. Ils ne prouvent que leur incompréhension, leur sottise, même appuyés sur les canons éternels. Car on peut être un sot et n'aimer pas le jazz. On peut être une brute, si bariolée qu'elle puisse paraître, et se refuser de comprendre, de sentir la puissance d'un génie tel que Chaplin qui est, aujourd'hui, devenu un classique du cinéma. L'homme qui créa le *Gosse*, la *Ruée vers l'or*, le *Pèlerin*, les *Temps Modernes*, est un grand homme dans l'histoire de l'art. Oui, oui, sans doute. il y a Bach, Michel-Ange, Raphaël. Bien sûr que ces hommes sont des génies, mais cela ne doit pas nous empêcher d'admirer et de goûter Albeniz, Granados, Turina et beaucoup d'autres qui n'ont pas chaussé les bottes de Wagner, de Scriabine, et se sont montrés eux-mêmes. Ils ont secoué un joug qui devenait insupportable, et ils ont créé un art personnel, rempli de saveur et d'enrichissement pour la sensibilité et l'intelligence.

Ce que Morin dit des Gagnon mérite de prendre place dans la mémoire. C'est une famille où habita le goût de la musique et qui a rendu à la musique ce qu'elle lui avait donné. Les deux frères Gagnon, Gustave et Ernest, ont été, dans leur temps, et sans vouloir abuser de ce mot, des maîtres véritables. L'un était à la fois organiste et professeur. Un professeur qui a

laissé un grand souvenir chez ses élèves. Ils lui doivent d'avoir été à leur tour des hommes écoutés et applaudis. L'autre Ernest, un écrivain, un lettré qui, de notre folklore, a su créer une oeuvre vivante que l'on peut consulter encore avec profit, sûr d'en retirer des renseignements précieux, une matière riche et abondante. Ainsi que le dit Morin: "Ce n'est pas un travail de composition proprement dit, ni une oeuvre d'inspiration. C'est une oeuvre de savant, une compilation à la fois ingénieuse et intelligente des chansons les plus répandues dans le peuple." Gustave Gagnon a un fils qui est organiste à la basilique de Québec. Morin parle de sa grande culture musicale. Il a étudié avec les meilleurs maîtres de France. Il était revenu au Canada au moment où le pape Pie X avait promulgué les réformes concernant la musique d'église. Henri Gagnon était déjà converti à cette rénovation. Et il est — qui l'ignore? — un spécialiste de la musique grégorienne. Il a peu produit à cause d'une extrême sensibilité qui le porte à une surveillance rigoureuse de chacun de ses actes et de ses productions. On mentionne et on chante le *Rondel de Thibaut de Champagne* en Amérique, qui est de lui. Le livre de Morin renferme des opinions excellentes sur l'art, un tour d'horizon musical, une

étude des compositeurs canadiens : Claude Champagne, Rodolphe Mathieu, Georges Tanguay, le folklore canadien et esquimau, des vues sur la critique musicale au Canada qui ont beaucoup de portée. Ce livre se lit d'un trait, il est fort bien écrit, d'une langue souple, nerveuse et ferme. On le relit avec autant de plaisir que lorsqu'il parut, et on y retrouve Morin avec ses qualités primesautières, son éclectisme, son don de saisir la vie et de l'embrasser dans son étendue. On est rarement choqué par une opinion absolue ; il sait être nuancé, semble fuir ces affirmations têtues qui confinent à l'erreur et sont le masque de l'énergie, la caricature de la force. Rarement de coups de poing, sauf dans la neige, ce qui peut tout de même faire mal à quelqu'un. De la bonne critique, intelligente, éloignée de celle qui vous dit à chaque instant : "Vous savez, Wagner est un génie et Bach et Michel-Ange". Entendu ! Entendu !

Bref, *Papiers de musique* porte la marque d'un homme averti, doué d'une forte culture musicale, pouvant parler avec pertinence de l'effort artistique dans son pays, avec un esprit critique éclairé, un sens des hiérarchies, un besoin d'expliquer, de situer, de donner à chacun un éloge mérité. Cet éloge s'éloigne de la basse adulation et également du dépiautage inhumain,

sans perspectives, acharné à détruire plutôt qu'à fournir des raisonnements qui honorent ceux qui n'ont jamais voulu se servir de l'art pour l'assouvissement de vengeances, ou de griefs qui n'ont aucun rapport avec lui.

Morin était un homme de la campagne (il était né au Cap-Saint-Ignace) et, cependant, des plus raffinés. Pourquoi s'en étonnerait-on ? De la terre viennent à travers les siècles ceux qui ont quelque chose à dire à la ville, soit pour la dominer par l'art ou la conquérir politiquement. Créatrice d'hommes, la campagne sait enfanter des fils dont la gloire rejaillit sur la patrie entière. Il est vain de mépriser la campagne quand on sait la pauvreté des raisons dont on alimente cette mésestime. Parmi les qualités de Morin, ce qui frappait, c'était sa vérité. Il était aussi vrai qu'on peut l'être, comme la plupart des gens ne se permettent pas de l'être. Et c'est ce qui faisait la rareté de cet artiste. Il était gai et s'efforçait de créer l'impression qu'il l'était, même lorsqu'il souffrait physiquement. Cette gaité se traduisait par beaucoup d'esprit et des blagues dont il s'éprenait à épuiser la saveur.

Et il était bon en même temps que compréhensif. Ceux qui n'ont pas voulu s'entendre avec lui, c'est parce qu'ils se refusaient à tenter une explication, une rencontre qui eut dissipé le ma-

laisse ou la mésestente. Morin leur aurait tendu la main. Ils se sont obstinés dans leurs rancunes.

Son art ! D'autres l'ont vanté et avec beaucoup plus de pertinence que je pourrais apporter à le faire. Mais un mélomane de mon espèce ne peut oublier certaines interprétations de Grovlez où Morin savait faire bruir une couleur bouleversante, dessiner une sorte de décoration musicale. Son jeu était parfois unique, sa façon de faire chanter le clavier, le frémissement des notes sous ses doigts, c'était toute une création. J'ai entendu plusieurs fois à Paris jouer par de grands musiciens "La jeune fille et le rossignol" de Granados. Mais cela présentait quelque chose de sec, de tendu que l'on ne trouvait pas chez Morin. Cette page exquise, Morin nous en donnait une traduction rare d'où ruisselait une poésie infiniment tendre et discrète.

Sûrement Morin ne voulait pas se priver du goût, du plaisir que l'on découvre dans la musique espagnole, comme il arriva à d'autres de se montrer incapables de faire cette découverte. Rien, d'ailleurs, de plus différent de la rhétorique allemande dont se régalaient avec une insolente satisfaction tels musiciens qui n'ont jamais pu jouer une page de Bach, sans escamoter des

phrases : celles où ils échoueraient. Il n'y a pas dans les jugements de Morin ce gros esprit de négation qui est tout le contraire de la critique, étant plutôt l'apanage des pamphlétaires et des flibustiers de la plume. Morin se souvient qu'il est homme d'esprit : sa culture se dresse contre une utilisation aussi erronée, aussi déficiente, aussi revisable, d'arguments, d'injures qu'emploient certains autres. Il nous a donné un livre qui, après des années, nous surprend par des formules heureuses, des qualités d'écrivain.

Léo-Pol Morin, tu n'es plus, mais tu as laissé toute une famille spirituelle qui monte la garde autour de ta mémoire. Ce sont tes frères d'âme et d'esprit, ceux qui ne consentent pas à ce que ton souvenir se ternisse et cesse de les charmer et de les éblouir.

Ce serait peu vivre que d'abandonner à l'oubli des poussières d'où peuvent sortir la figure palpitante du regret, le sanglot dû à ceux qui ont vraiment vécu, à ces âmes mortes en qui s'était élevé un monde de sensations et de créations véritables. Les vivants qui ont connu le prix de certaines heures, hospitalisant eux aussi des spectacles d'art et de beauté, où il semblait qu'ils se rachetaient de n'être que des hommes, doivent cela aux disparus, s'ils ne veulent pas être

des automates déambulant sur une terre où tout les menace.

L'orgueil de souffrir, le geste désintéressé, la passion de la vérité pour soi-même et les autres, il paraît bien que ce peut être une absolution. Et tous les hommes ont besoin d'être absous, et je dirais volontiers qu'ils méritent de l'être parce qu'ils ont su se punir eux-mêmes mieux qu'ils ne l'ont été par les autres, chez qui résident trop souvent l'iniquité absolue, l'incompréhension, les ivrogneries de l'intolérance.

Léo-Pol Morin, tu as été heureux. Le monde fut ta représentation : celui de l'art et l'univers des vivants. Grâce soient rendues au destin d'avoir posé ses faveurs sur toi et sur la route de ta vie qui fut si courte, fait fleurir de belles amitiés qui ont souri à tes désirs et à ta demande. En revanche, jamais riche n'a su se faire si pauvre en donnant sans compter les richesses de son esprit, les ingéniosités de sa pitié, l'offrande de son humanité.

Tu n'es pas mort vraiment, car tu vis dans des mémoires et les coeurs de ceux qui t'ont approché et aimé.

Dors en paix, Léo-Pol Morin ! Tu ne peux pas ignorer que des fidèles te protègent du poussièreux oubli, te tiennent dans la lumière et

aimeront toujours à ranimer autour de toi la
flamme qui menacerait de défaillir.

Dors en paix. C'est ma prière devant ton om-
bre.

J En
e
pour v
moi, à
coup le
sot qu
déjà s
me, pa
Je n
c'est u
autres
histoir
premi
la que

Né à Saint-Casimir

M. ALAIN GRANDBOIS

JE n'ai aucun préjugé à l'endroit des villages et des villes où les hommes naissent. Et pour vous en convaincre, je dirai que je suis né, moi, à St-Jacques-de-l'Achigan, que j'aime beaucoup le lieu de ma naissance et que je trouverais sot qui voudrait me le reprocher ou en rire. J'ai déjà surpris un tel rire sur les lèvres d'un homme, paraît-il, supérieur.

Je n'écris donc pas Saint-Casimir avec ironie, c'est un nom de paroisse comme il y en a mille autres. Les paroisses de Québec ont toutes leur histoire. M. Alain Grandbois avait intitulé son premier livre: "Né à Québec". Il indiquait par là que Joliet n'était pas Français, mais Cana-

dien-Français. Je souligne ici que M. Alain Grandbois n'est pas, lui non plus, Français, mais Canadien. Ce sont de ces paroisses de Québec que partirent tant d'hommes qui ont marqué dans notre vie nationale, économique, littéraire. Je pourrais les nommer, mais ce serait un palmarès que je juge inutile de dresser ici. Je note seulement qu'à Saint-Lin Laurier, qui y naquit, alla à la petite école avec ma mère. Il ne manquait jamais de rappeler ce fait quand les hasards de la politique l'amenaient à St-Jacques, où il venait toujours saluer mes parents et ma mère surtout qui avait été sa compagne de classe. J'étais, à cette époque, un diabolotin sans pareil, effroyablement gâté par les femmes et par elles toujours pardonné. Je vécus alors toute une vie de tendresses. Sir Wilfrid Laurier me taquinait et je lui dis un jour : — "Vous êtes bien méchant, monsieur." Il éclata de rire et s'adressant à ma mère : — "Céline, ton fils doit être impossible." Il riait de plus belle, mais ma mère répliqua : — "Oui, mais je l'aime tant." Et moi, je fixais, courroucé, le grand homme qui avait osé dire de moi que j'étais "impossible." Moi, si bon !

Sir Wilfrid, qui savait flatter la vanité des petits et des grands, me demandait si je voulais danser une gigue. (Mon père qui était un mer-

Alain
s, mais
Québec
marqué
éraire.
n pal-
e nota
naquit,
e man-
es ha-
cques,
et ma
classe.
pareil,
r elles
e une
taqui-
en mé-
adres-
re im-
mère
it moi,
avait
Moi,
té des
roulais
n mer-
veilleux danseur m'avait appris avec une pa-
tience inouïe la gigue, et Sir Wilfrid qui savait
tout, n'ignorait pas cela). Rougissant de plai-
sir, accompagné au piano par ma soeur, et chan-
tant d'une voix flûtée: "Mon petit chien, mada-
me, mon petit chien, madame, m'a mordu," je
dansais à en perdre haleine. Le grand homme
applaudissait, me couvrait de mots aimables.
J'étais presque mort de bonheur et courais me
jeter dans les bras de ma mère qui s'écriait :
"Mon fils est tellement heureux qu'il vient de
s'évanouir." Et on me ramenait à la vie avec
des serviettes d'eau froide. J'ouvrais les yeux
sur le monde et apercevant le chef libéral, penché
sur moi, je lui sautais au cou et l'embrassais.
Sir Wilfrid me soulevait au bout de ses bras et
me déposait, moi ravi, à terre. Je regardais
avec admiration Sir Wilfrid qui, certes, n'avait
rien de ces hommes d'aujourd'hui qui traînent
dans leur poche leur petite haine anglaise. Et
son intelligence égalait sa grande distinction
personnelle.

M. Alain Grandbois est un poète. Cela se voit
dans chacun de ses livres en prose qu'il a publié.
Et pour nous en assurer davantage, il faudrait
tomber par miracle sur ce cahier de poèmes qui
parut en Chine et dont on chercherait vainement
un exemplaire dans toutes les librairies de la

province de Québec. Nous avons eu ce volume, demeuré, hélas! en France, comme beaucoup d'autres dont la perte ou l'absence nous est si sensible. Nous avons lu ces poèmes. Une sensibilité ardente s'y manifestait à travers un fouillis d'images rares, longuement caressées. Beaux cris désolés s'élevant pour célébrer une jeunesse qui s'éteignait et contenter cet impérieux besoin d'en saluer la mort. C'était un adieu à des réalités dont il ne restait que l'essence ou le parfum. Je me souviens qu'il y était question de femmes aux ongles peints et tristes, de fées perdues dans les brouillards du rêve, de journées orageuses disputées par la joie de connaître et de sentir, de regrets laissés dans une âme avide, exigeante. Deux ou trois plaintes déchirantes et puis l'organisation du monde rêvé autant que vécu. Des recherches exténuées, un soin chinois dans ces jeux de l'esprit. Rien qui soit simple: un artifice sourcilleux mis au service de la sensation; l'aventure, passée au tamis; l'arbre, un joujou de cristal et de branches; l'âme, un aquarium grouillant de poissons multicolores, l'eau salie par la vase; quelque chose de délirant et d'amenuisé. Ce n'est là qu'une pâle réminiscence d'un livre que je n'ai plus. Je ne livre que la millième partie de l'univers qu'a créé ce chimérique, ce Jocrisse pendu aux étoiles.

Il me tarde de vous parler de Jolliet; un irrespect violent me soulève. Je crains fort de dépasser les bornes. Je connus l'auteur de ce livre à Paris. Je le vis tous les jours, durant treize ans, au café des Deux Magots. Le samedi, nous allions à la Coupole boire du lait. Un lait aromatisé, plein d'épices, que nous préparait une fille céleste, préposée à l'établissement: c'était à l'heure où les lions vont boire. Nous faisions comme les lions. Comment ne pas suivre un si noble exemple, et nous étions encore jeunes.

J'ai vu naître "*Né à Québec*", et ce fut une de mes joies. Il naquit en l'an de grâce 1933, rue Racine, vers six heures de l'après-midi. J'y assistais! Les livres sont comme les enfants, on peut prendre plaisir à les voir éclore.

Il eut une certaine difficulté à voir le jour, et cela dépendait de son auteur. L'été était si beau, et l'auteur se montrait volontiers distrait. Il aimait à flâner, à fumer une cigarette au Luxembourg, à se promener le long des quais, à boire un café à la terrasse des Deux Magots, sans parler des autres distractions qui sont le pain quotidien d'une grande ville comme Paris. M. Grandbois y sacrifiait. Jamais été plus délectable n'avait paru sur la terre; il descendait du ciel, vêtu de lumière et de parfums. Il semblait se donner une fête indicible. Il rappelait,

à s'y méprendre, un autre été qui se termina par une catastrophe: l'été 14. Toute l'Europe circulait sur les boulevards, apportant dans ce Paris, qui avait déjà tout vu, une note d'exotisme, des chants nouveaux, des grelots de plaisir, la grande soif de l'inconnu, manifestée par des étrangers désireux de sensations et du désir avoué de conquérir une ville qui se laissait traiter en amie complaisante, attentive à allumer le bonheur dans les yeux et les coeurs. Comment voudriez-vous qu'un jeune homme ne se sentit pas emporté par ce flot de joies de toutes sortes et n'y plongeât pas, afin de tenter la découverte, d'en rapporter la perle, des gibiers choisis. C'est, sans doute, ce qui arriva. Et la parution de "Né à Québec" retardait. Enfin, elle eut lieu sous les trompettes de l'amitié et des cris qui montaient de la rue. Cet enfant fut baptisé à Montparnasse, à la Coupole, si ma mémoire est bien exacte. Cet enfant, d'une espèce particulière, se présentait bien. On but à sa santé et à son avenir. Une jeune femme, très belle, le portait sur ses bras. Elle riait de cette maternité qu'on lui avait cachée. On lui avait parlé de toute autre chose. Elle était un peu indignée de ce secret et qui ne lui avait pas été découvert, croyant savoir tous les autres. Elle pardonna dans la fumée des cigarettes et grâce aussi au

nectar qui humectait ses lèvres. Et elle possédait une naïveté qu'on ne rencontre pas chez les peuples jeunes qui sont si sérieux... C'était une candeur "par de-là le bien et le mal", une candeur de fée, d'ondine, sortant des bords d'un fleuve historique.

Sûrement, elle était belle et blonde. Son rire faisait ouvrir une bouche fraîche et, de son corsage, s'échappait un sein pour nourrir le nouveau-né. Comme sur les images pieuses, les madones de Raphaël et autres madones. C'était un samedi soir et, ainsi que tous les samedis, on pouvait attendre que l'aube se levât.

Ce premier livre ouvrait à M. Grandbois les portes de la renommée. Il lui faisait assaut et il la vainquit. Je veux plutôt dire qu'elle le salua comme une apparition nouvelle et pouvant susciter plus que de l'estime, une admiration que justifiait chaque page du livre. Exhumant de notre histoire l'une des pages — la plus belle et la plus animée peut-être — il récrivit cette page, lui conféra un style, la revêtant d'une couleur qu'elle n'avait pas encore connue, lui prêtant un accent qui était celui de la poésie véritable. Une poésie fortement surveillée, une poésie contenue, vibrante quoique resserrée, ne prenant sa valeur que dans des mots châtiés, justes, vrais, mais d'où s'élançait un chant. On

avait déjà écrit sur Jolliet, mais d'une façon grise et terne. Le récit qui fut narré par d'autres écrivains offrait, certes, un intérêt réel qui était celui de la vérité. Ici, à la vérité s'ajoutait la fraîcheur, une netteté de paysage vu par des yeux rapides et chauds. Aussi quel moment dans l'existence de notre pays! Le plus difficile, le plus âpre, le plus vivant, celui qui frappe davantage l'imagination et peut faire battre un cœur intensément. Ce n'est plus le début plein d'espairs où on pouvait craindre qu'ils ne seraient que des instants perdus dans l'univers des faits, dans la naissance des mondes. Nous sommes entrés dans une réalité qui presse davantage le destin, le force à tenir dans ses mains capricieuses le visage du futur. On peut considérer la vie de notre nation comme ayant pris un corps, un visage, une stature. Les créateurs, les ouvriers de l'oeuvre sont là fiévreux, pleins d'une inébranlable volonté, maîtrisant la matière, lui imposant une forme. Ils saisissent l'événement et le couronnent. L'espace, c'est du temps vaincu, l'espace, c'est la victoire de l'homme qui marche à travers les difficultés et les menaces, et qui déchire les voiles de l'inconnu. Le fleuve va paraître, car la forêt est battue; le dompteur s'avance vers l'eau brillante; les vagues portent le découvreur, celui qui tente les abîmes, le ciel et Dieu.

Quel flot d'amour soulève nos âmes en présence de cette découverte, de cette série de moments radieux dont est fait ce périple. Ici, vraiment, il faut retenir sa respiration, comprendre, pleinement comprendre, joindre les mains et aimer. Malgré la nuit sur le monde, les barbaries d'une époque, c'est trouver son salut que de le chercher dans cet amour, au-dessus de ce qui va périr, de ce qui périt. C'est s'attarder à une réalité très haute que de fixer son regard sur cette étoile polaire. Laissons mourir à nos pieds ce chant du monde où se perçoivent les cris de la haine, les inventions délirantes de la calomnie, les bassesses du conformisme, l'aberration momentanée des âmes qui s'égarent. Ce regard, fixé sur des réalités spirituelles aussi adorables, ne se trompe pas, car il est sûr de se poser sur la cîme la plus élevée de l'espoir humain. Le reste n'est que divagations, paresse, bafouillages vaniteux, trémoussements de jeunesse sourde et aveugle devant le mystère des races, leurs reculs, leurs rebondissements, leurs petitesse, leurs insuffisances mais aussi, mais surtout leurs grandeurs cachées, ce qui s'enfante dans le silence, la prière et la foi.

L'époque où Jolliet fait la découverte du Mississippi est un des plus dramatiques moments de notre histoire. Il suffit d'en indiquer quelques

traits. Un grand administrateur dirige le Canada et c'est Frontenac. Il remplace Talon qui a laissé des traces de son passage à Québec. Quand il arrive, déjà le pays entre dans une période d'activité incroyable. C'est la colonisation et les voyages de découvertes. Explorations, guerre contre les sauvages et, en particulier, les Iroquois. Frontenac et le Conseil Souverain, Frontenac et le clergé, ses querelles, Frontenac et les Jésuites. Déjà la lutte de l'Eglise et de l'Etat. On s'en étonne, mais elle est toute logique. On ne comprendrait pas qu'elle n'ait pas eu lieu.

Ce n'est pas uniquement en historien que M. Alain Grandbois va nous parler de Jolliet, mais en poète. Avec un fait historique de haute importance, il va construire un récit de couleur. Il y emploie ses dons, sa rapidité, une sorte d'élan nerveux. S'il se laissait emporter par son souffle, il reviendrait sur ses pas, quitte à donner des coups de ciseaux dans son texte pour le raccourcir et mettre en le moins de mots possible ce qu'il veut dire, ce qu'il tend à faire naître dans l'esprit du lecteur. Les faits sont là devant lui; ils grouillent et demandent d'être interprétés, pressés, jugés. Il se défie de lui-même, car le sujet offre mille dangers. Il peut s'égarer dans la masse des suppositions, des hypothèses. Il se surveille, compte ses mots, leur assigne dans

la phrase une place unique, une valeur d'émotion. Et puis il travaille lentement, presque paresseusement. Il vient de laisser tomber sa cigarette pendant qu'une autre, à demi consumée, l'étouffe de son infâme parfum. C'est le repos forcé, ajouté à celui qui est voulu. Il ne faut jamais oublier le poète, disputé par des courants divers. Le voilà debout devant la vitre; une apparition. Elle passe dans la rue. Il tousse, veut absolument que ce mannequin de chair et d'os lève les yeux, le regarde et lui sourit. Et il a soif; il boit. Tout cela prend beaucoup de temps et le livre n'avance pas. "Si j'allais au café des Deux Magots", se dit-il. En un rien de temps son chapeau est mis. Nous le retrouvons au café. Il ricane. C'est, à coup sûr, tomber mal. Le poète veut être seul: il est piquant, hérissé, fortement ennuyé qu'on dérange sa rêverie, son plan de bataille pour une conquête qu'il a déjà faite dans son âme. Que ce monsieur est donc abominable, sans raison et sans cœur !

Quelqu'un parle dans le désert. Il dit: "Si vous alliez à votre chambre, travailler à votre livre." Surprise. On n'a pas parlé dans le désert.

Le poète annonce qu'en effet il retourne à sa chambre et qu'il va finir un chapitre. Celui qui

croyait avoir fait un appel vain est tellement surpris qu'il lui faut s'appuyer à la banquette pour ne pas s'évanouir d'étonnement.

Le poète est parti; il revient à son texte. Il écrit trois pages sans désespérer. On peut lire :

Et le fleuve prit l'aspect nonchanlant et royal que sa puissance exigeait. Rapprochées, ses deux rives étaient couvertes de lourdes et chaudes végétations. On longea des îles pareilles à des jardins. A Orléans, des vignes frustes grimpaient aux troncs des érables. D'épaisses fougères tapissaient les sous-bois. Parfois, dans une éclaircie, une fumée montait, blanche et droite. L'air était très doux. La pointe d'Orléans fut doublée. Et l'on vit se détacher soudain, sur l'ouest flamboyant de la chute du jour, l'énorme et sombre rocher de Québec.

Et la vie s'organisa au gré du hasard et des saisons. L'Aventure prit tour à tour les visages sans gloire du froid, de la fatigue et de la faim. Abancourt dut apprendre une foule de choses que les livres n'enseignent pas. Et les différents métiers qu'il exerça n'eurent pour but que la satisfaction des besoins les plus essentiels.

Il se fit, selon les circonstances, trappeur, chasseur, pêcheur, négociant, matelot, soldat, bûcheron. Il remonta des rivières, traversa des lacs, s'enfonça au coeur des forêts, traqua le castor, poursuivit l'orignal, pêcha l'anguille, le saumon, le loup-marin. Il connut l'hospitalité indienne, partagea avec les chefs la molle sagamité servie dans des écuelles d'écorce, fuma le pétun au moyen de long bambous qui passaient de bouche en bouche, dormit sous des peaux alourdies par les neiges, parmi l'odeur forte des corps huileux, sut acquérir une certaine habileté dans l'orientation des palabres, et oublia

le goût du sel et du pain. Il vécut une vie dangereuse et précaire.

Chaque saison le voyait revenir, un peu plus sauvage, à Québec, des muscles nouveaux s'étaient noués sur ses membres. Il avait la face cuite, basanée. Ses joues s'étaient creusées. Il devenait taciturne. Il eut bientôt les gestes lents, précis et rares de l'homme des solitudes. Il disparut un jour en plein golfe. Sa femme le pleura, s'éteignit à son tour. Il laissait peu de biens, une fille et un surnom. La "Caille."

Encore quelques heures de travail, s'il vous plaît. Cela ne va vraiment pas mal. Faut-il crier à la poésie qui épouse la terre, les êtres et les choses? Je crois que oui. Mais il y a une autre poésie, celle que l'on vit en compagnie des vivants d'aujourd'hui. La vie, en général, déborde d'inquiétudes, d'appels, de gestes, et tout cela — et ce que vous pouvez trouver de qualificatifs — ne représente, en somme, que l'appétit vers le bonheur. Il fait si chaud dans cette chambre et Paris gronde, Paris veut son sacrifice. Il est fait, ce sacrifice, de toutes les volontés qui fléchissent, par ceux qui quittent les chambres trop exténuantes où l'on boit mal — où le tabac a perdu, à travers l'effort et le travail, son âcreté coutumière. Le poète a de nouveau couvert sa tête d'un chapeau. Il ne peut résister à la version de la rue. Ce Jolliet

commence à lui peser. Ce Jolliet est trop sublime, car il va découvrir, à coup sûr, le Mississipi que Châteaubriand et Fréchette chanteront. L'histoire et ses hypothèses, ces personnages de légendes, ces héros et ces saints, ce Marquette sans peur et sans reproches, couchons-les sur la table, et allons courir un peu et respirer le parfum de ton corps, ô Paris! Cependant, l'oeuvre prenait forme et voulait marcher. Elle allait être. Elle fut.

Je l'avais vue, peu à peu, entrer dans l'univers des choses écrites et pensées. J'assistai, ne l'ai-je pas dit? à son baptême qui eut lieu à la Coupole. J'y reviens. C'était à une époque heureuse, avant le déluge, la fin d'une grande république perdue par ses généraux, les âmes damnées de la colonne, sans parler des fous du roy. Je salue, avec émotion, cette époque lumineuse de création où un Claudel se pouvait exprimer librement sans venir se faire éditer chez les habitants de la Manhatte. La France était la France et non pas cette pétaudière où s'ébauchent des renaissances religieuses, que prennent au sérieux les "illuminés" de Québec et de Montréal, tant ils espèrent une France où ils se sont logés d'avance eux-mêmes. Et l'on sait que le hideux Germain, couvert de tous les crimes, offense les ombres augustes qui errent sur ce sol outragé.

Elle viendra cette heure où l'on regrettera la république de 1939. Elle était si humaine, si claire, si adonnée à l'esprit, à la compréhension. Evidemment, dans l'ombre les renégats conspiraient contre elle et la livraient à l'étranger. Et cela sous une avalanche de grands principes, de faux patriotiques arrosés d'argent, avant de l'être par le plus pur sang de tes fils, malheureuse France.

Méfions-nous de ces renaissances sous le fouet des archontes, des prophètes du passé, des vilains d'hier et d'aujourd'hui. Ce n'est pas de cette renaissance-là que l'on peut espérer le salut ou la délivrance. Le mot ici couvre une marchandise, la livrée du traître, le plat de lentilles. La Renaissance véritable sera celle qui éclatera dans la lumière et non sous la botte de l'étranger, guidé par les faux génies et les trublions. Depuis que le Germain est entré dans Paris par la ruse et l'infamie, qui ne voit que Paris n'est plus Paris et que l'impur des théories et des hommes étend sur lui son aile noire? C'est la thèse démente et souillée de l'aryenisme, et, sur le seuil de cette cathédrale où l'on voit enchaînée sainte Geneviève, le nouvel évangile de l'ordre nouveau fait pâlir jusqu'aux saints de pierre.

M. Alain Grandbois suit avec une attention tendue et adroite le périple du découvreur. Il

le hausse dans une lumière où s'accomplit une aventure fort belle, il orne son récit de fresques où la nature canadienne y jette ses reflets, la sauvagerie de ses aspects, la rutilante beauté de son panorama et de son ciel. Le voyage continue, varié, longeant les précipices ou les eaux calmes. Je me plais à lire ceci :

"Le coeur même de la forêt semblait atteint. Ils foulaient un sol épais, spongieux, gonflé de moisissures centenaires. Des mousses parasites s'élançaient à l'assaut des hauts troncs droits aux feuillages emmêlés. D'énormes cylindres recouverts d'une substance moelleuse et pareille à une neige verte barraient leur route qui se réduisaient en poussière au moindre choc. Tenace, la nature avait exigé de ses morts les formes puissantes d'une vie depuis longtemps disparue. Nulle trace de passage de bêtes. Parfois tombaient du ciel, obliques, des colonnes d'or frémissant et chaud. Ils marchaient dans une lumière glauque d'aquarium géant... Parfois, il semblait à Joliet que l'on rebroussait chemin, qu'il avait aperçu déjà ce bouquet de saules, qu'il reconnaissait cette anse jonchée de nénuphards entre lesquels patinaient ces myriades de curieux hydromètres, que la quille de son canot froissait le même banc de sable jauni, franchi quelques instants plus tôt. Cependant couvertes d'un innombrable pollen, de brins de paille enlacés de débris de joncs morts, les eaux de marécage se montraient vierges de tout récent sillage. Et ils allèrent ainsi durant des heures. Un soleil chaud brûlait les nuques. Dans un ciel bleu profond, au gré des vents supérieurs, se resserrait et s'étirait très haut le vol triangulaire d'oies sauvages. Un martin-pêcheur, du tronc d'un vieux cèdre

châtait dans l'eau comme un caillou; il reparaissait aussitôt, huppe dressée, ailes battantes, le bec barré d'argent clair. Des truites happaient des mouches couleur de feu. Sur les feuilles lisses des nénuphars, des grenouilles énormes se rengorgeaient, paupières mi-closes, pareilles à d'obscures sentinelles."

Autour de Jolliet, évolue la vie canadienne. C'est, en même temps que le récit d'une découverte, le tableau de la politique et des choses militaires du Canada. Les faits principaux sont amassés et touchés. Ici est évoquée la gravité de ces heures vécues et qui sont maintenant la matière sur laquelle brode l'écrivain.



La critique d'*Amérique Française* de "Marco Polo" est trop injurieuse pour donner la plus fugace impression du vrai. La chicane porte surtout sur le thème de la vulgarisation. Que l'on tente d'écrire sur Eric le Rouge, il faudra bien recourir à des approximations et à ce qui peut être su.

Il en est de même de Marco Polo: c'est chic de se moquer d'un sujet qui ne fut pourtant pas galvaudée ici. On écrit: "Dans un style clair et toujours naturel, c'est la narration sur ces étranges d'autrefois."

Rien que pour s'entendre décerner un pareil éloge, le livre mériterait d'être écrit une deuxième

me fois. L'auteur n'apporte pas, paraît-il, un souffle vierge. En voilà un grief ! Il est pauvre parce qu'il vient de quelqu'un qui n'est pas assez fort pour s'élever au-dessus de lui-même, qui ne sait pas admirer ce qui vient des autres, ou parce que, tout simplement, il faut "descendre" un livre coûte que coûte. On a envie de dire à ce critique : "Mais créez donc vous-même !" Malveillance et bâtons dans les roues. C'est cela même. Ce dépiautage appliqué est le contraire de la critique. Tentative d'un lacet jeté autour du cou d'un homme qu'on veut jeter à la mer. Et c'est aussi facile sans doute que de faire du chocolat. "On s'est enquis d'une période de l'histoire peu exploré des profanes." Singulier reproche. On avait lieu de croire jusqu'ici que c'était là un mérite, du moins une raison d'attiser la curiosité de celui qui lit. Mais non, on vient de renverser l'univers de la pensée, lui assigner de s'ébattre dans le connu, l'archi-connu. On pourrait continuer, mais à quoi bon ?

J'aime mieux dire ce que M. Louis Dantin, notre grand critique, a trouvé bon de louer. On est sur un terrain plus large. Il s'agit d'un homme qui n'obéit pas à son caprice et qui reconnaît des lois à la critique, ne se prodigue pas dans des instincts de haine et de désaveu.

Citons donc M. Pierre Courtines et Louis Dan-

tin. Ils ne sont pas suspects ; on peut les classer dans la catégorie des esprits libres et pouvant donner une opinion sereine, libérée des étroitesse. “Nous félicitons M. Grandbois d’avoir mis à la portée du grand public un ouvrage que tout le monde peut lire avec plaisir et profit. Il éveillera, dans l’esprit de la jeunesse, le désir de voyager, la hantise de participer à une noble entreprise ou bien encore à l’idée de s’engager dans les missions, l’apostolat ou le service de la patrie. A ceux qui croient que l’homme peut jouir indéfiniment de la liberté sans efforts et sans sacrifices, il a raison de rappeler que l’Orient du temps de Marco Polo avait ses universités, ses bibliothèques, ses écoles, ses richesses, sa civilisation, et que tout cela s’est évanoui par suite de la mollesse, du laisser aller ou de l’égoïsme de ses habitants. Aucune civilisation ne peut se perpétuer si ceux qui en sont les héritiers renoncent aux qualités morales de leurs aïeux. Qu’il l’ait ou non souhaité, M. Grandbois nous donne, dans son bel ouvrage, mille occasions de méditer sur la destinée des hommes et des nations qui s’élèvent et progressent ou déclinent et disparaissent par leurs propres efforts ou leurs profondes faiblesses.”

C’est M. Pierre Courtines que nous venons de lire. Que dit M. Louis Dantin ?

“J’ai écrit jadis, combattant un régionalisme trop étroit: “Qui empêchera un de nos historiens futurs de faire l’étude la plus fouillée qui soit de la révolution chinoise. Je n’attendais guère, à vrai dire, que nos intérêts littéraires dussent de sitôt prendre cette envergure. Mais voici un des nôtres qui est allé encore plus loin, qui a dépouillé les chroniques de la Chine d’un lointain passé et qui nous offre en ce volume un tableau palpitant des civilisations mêlées de la barbarie qui, il y a sept siècles, couvraient la face de l’Extrême-Orient.

“Il n’a pas tenté de traduire l’oeuvre originale de Marco; il l’a condensée, émondée en la serrant de près, et l’a éclairée en la replaçant dans ses cadres et son époque. Aussi il nous décrit Venise au XIII^e siècle, les origines de la famille Polo, l’état contemporain des nations de l’Asie. Remontant en arrière, il nous offre un tableau des invasions mongoles dont nos Vénitiens suivaient partout les traces, et d’où surgit la terrifiante figure de Gengis-Khan, Hitler d’avant la lettre. M. Grandbois met à ses peintures une vivacité, une couleur entièrement absente du journal naïf de Marco. Celui-ci n’a qu’une ambition: énumérer les faits sans aucun souci des formules; il abonde en détours et en répétitions, il ajoute après coup à des choses déjà dites. Ces

procédures enfantines font place ici à un ordre logique et à un vrai style d'écrivain."

L'excellent article de M. Roger Duhamel peut être ajouté à ceux-ci. Même compréhension de l'importance de l'ouvrage et raisons d'en savoir gré à l'auteur.

Il est certain qu'à plusieurs reprises on est tenté de crier au chef-d'oeuvre, de s'exclamer de satisfaction devant des pages si nettement écrites. On goûte cette précision des phrases qui contiennent une matière historique fort peu connue.

On a prétendu que ce livre reproduisait le procédé, le mode d'écriture adopté dans "Né à Québec." Ce n'est pas tout à fait vrai. Et puis, si ce l'était, nous ne voyons pas pourquoi l'auteur changerait sa façon d'écrire. Ce style rapide, nerveux, coloré, est aussi louable ici qu'ailleurs. La condensation d'idées et de mots produit un effet irrécusable, prolongé. Qui ne prendrait plaisir à ceci: "Elle se penchait parfois sur son fils, le pressait violemment contre elle. Puis s'agenouillant, elle écartait de sa main les mèches bouclées de Marco, scrutait ce front lisse, ce regard étonné, ces tendres joues, ces lèvres entr'ouvertes, cherchant le trait furtif, la ressemblance profonde. Mais il lui eut fallu brunir ces cheveux, durcir ce front, creuser ces yeux,

recouvrir ces joues d'un poil brillant et noir, rougir d'un sang plus chaud ces lèvres enfantines. Elle se réfugiait alors dans son oratoire, pleurait. L'image de Nicholas paraissait se fondre dans un brouillard que rien ne pouvait plus dissiper."

Il y a beaucoup de passages de cette qualité que l'on pourrait transcrire. Mais ce livre est encore présent dans la mémoire de ceux qui l'ont lu. Et comme il n'est pas introuvable, ceux qui auront la curiosité de le bien connaître, par eux-mêmes, pourront se le procurer et se convaincre de la tenue qui y préside. Ils auraient bien tort de prêter l'oreille aux dénigreurs ou aux apologistes et ne pas tenter de se faire eux-mêmes une opinion. Je les y engage. Qu'ils oublient ou méprisent ces jugements trop concertés pour être vrais et pour qu'on leur accorde une parcelle de crédibilité ou de bonne foi.

Les critiques cités plus haut ont donné de "Marco Polo" une analyse détaillée, ont vanté l'intérêt qui s'en dégage, se sont plus à suivre ce voyage à travers l'espace et le temps. Il suffit. Je ne referai pas un semblable travail, quoiqu'il soit de nature à faciliter la connaissance du livre que nous offrit, l'an dernier, M. Alain Grandbois.

Ce livre côtoie le chef-d'oeuvre. Que d'émotions secrets ou avouées dans notre petit monde des let-

tres! Les jalousies sifflent comme des serpents. Tout le monde a son opinion, souvent sans avoir lu "Marco Polo." Il dérange les égoïsmes sacrés. L'un coiffe le bonnet d'âne, l'autre étire de dépit sa bouche jusqu'au ciel. La personnalité de M. Grandbois, qui n'est pas ce qu'on peut appeler commode, a créé dans tous les coins des hostilités qui relèvent la tête. On veut lui faire payer cher d'avoir écrit un livre. C'est une pluie de lettres anonymes; elles sont remplies d'injures.

M. Grandbois qui a su vivre sa vie — c'est assez rare — connaît que pour se livrer à la littérature, il faut d'abord avoir donné des preuves de sagesse et non d'indépendance. Quels fruits amers porte-t-on généreusement à ses lèvres! M. Grandbois est plus passionné que ses livres qui donnent l'illusion d'une grande pureté et de la sérénité qui n'est souvent que le partage des dieux. M. Grandbois est exagéré dans la vie comme tous ceux qui ont beaucoup vu et voyagé. Il mériterait parfois des coups de bâtons comme il est arrivé à M. de Voltaire d'en recevoir de méchants aigrefins.

Que sert, dans certains milieux, de lui faire une mine aussi renfrognée? Le prix David fut un commencement de justice comme les beaux

articles de Roger Duhamel, de Louis Dantin, de Pierre Courtines.

Les hommes de demain accorderont à ce livre une audience, j'en suis sûr, plus généreuse, plus dépouillée de parti-pris.

Les hommes de demain seront plus libres, moins dominés par la vanité, l'égoïsme, ces poussées de dénigrement et d'envie chroniques qui sont les maladies les plus indiscutables du monde littéraire actuel.

C
moins
tes s
toujo
sence
spiri
les a
gnité
teur,
avec
popu
des m
un je
tu as
Hert

— III —

L'univers de François Hertel

C'est celui de la pensée, de la métaphysique. Rien n'est moins banal et ne s'acoquine moins à l'accident. Les accidents, ici, sont des dates sublimes dans l'histoire de l'humanité. On a toujours l'impression d'être effleuré par les essences. Les mots n'enclosent qu'une matière spiritualisée. Le noir Esaü se projette dans les astres, malgré son indignité! Une indignité qu'il a pris soin d'abaisser devant le Créateur, se donnant, par là, permission de jouer avec le Graal, de le montrer seulement à la vile populace. Mais sans l'autoriser à y poser des mains sacrilèges. Et ce n'est qu'une parade, un jeu où le divin a sa plus grande part. Monde, tu as tes chanteurs et tes apologistes! François Hertel se dérobe à cette effusion-là.

Vous entendez qu'il ne saurait parler de la Vierge, de l'Esprit-Saint, avec les mots de tous; car, il y a longtemps, le charbonnier que chaque homme porte en soi est mort chez lui. Il nous en avertit, car il songe à la paresse des esprits, leur insouci de vouloir comprendre. Et c'est la Trinité, insondable mystère dont il tente les approches avec ce tremblement connu devant les plus hauts problèmes. Et c'est cette prière à la Vierge, vraiment belle, où il fait tenir l'angoisse d'une âme qui ne se contente pas de l'approximation.

Il va aborder avec audace un sujet ayant subi toute offense, toute glose fanée par le temps, et où la profondeur du sentiment n'arrivait pas toujours à voiler la vulgarité des termes qui y furent employés. Jetez les yeux sur cette page. Foin, sans doute, "de la gentilité festoyeuse et rébarbative au joug":

C'est toi, la tisseuse de langes, l'icone pâle de Beth-léem.

*C'est toi devant Siméon écroulée;
Qui ne devait te redresser qu'aux derniers mots sur le Golgotha,*

Pour qu'une mère fut acquise à l'humanité

Quand le coeur de Dieu aurait cessé de battre.

O femme qui n'a point eu de vie, tu croyais peut-être

Avant la fin, avant l'Assomption

Définitive,

tu croyais mourir.

L'aride s'est embrasé de ton éclat,

*Ton fils ressuscité t'avait suscité
au Calvaire;*

Tu n'es plus rentrée dans le rang.

.....
*Tout le jour, Christ illuminait le monde
des monastères et des tournois, inspirait les
troubadours, les ménestrels.*

*Et le soir, Phébé, la Sainte, vous endormait,
belles dames et damoiseaux,*

*la vierge médiévale, la Mère de clarté
voilée, écoutait chanter longtemps dans les
âmes et sur les lèvres*

la vaste polyphonie du Rosaire.

*Dame du Ciel, aux chevaliers errants,
aux moines vagues, aux reines cade-
nassées comme des lionnes,*

Dame et Reine, tu as tant parlé,

*Sous les murs de St-Jean-d'Acre et sur les routes
de Compostelle,*

*Jusque au fond des châteaux-forts où
pendaient tes images perdues.*

*Cette figure qu'on t'imposait d'être une
reine, avec des pages, un palefroi et
peut-être des bijoux...*

Dames aux songes des Croisés.

Moi, je trouve cela très beau, mais ne vous croyez pas obligés de partager mon opinion. On ne nous a, cependant, jamais parlé comme ça de la Vierge, du moins, pas à ma connaissance. Et

c'est l'évocation des cathédrales de Paris, de Reims, de Chartres où la Vierge est sculptée dans la pierre et vers laquelle monte l'hommage des chrétiens.

*La Vierge pour qui ces forêts druidiques
de pilliers ont été construites
par des mains d'hommes.*

Il y a bien d'autres accents, d'autres images qu'il faudrait signaler. C'est l'histoire de la Vierge qu'il raconte, ses assomptions, ses épiphanies. L'amour qu'elle inspira, on le voit à travers les siècles prendre de nouvelles formes, une autre bouche éloquente. Les cloches évoquent son souvenir et le marbre porte son empreinte. Elle a tout pénétré de sa spéciale humanité : la pierre, le marbre et les beffrois, jusqu'aux imageries qui relevaient de l'inspiration la plus condamnable et la plus basse. Et puis, c'est la restauration d'aujourd'hui dont Péguy fut l'un des plus conscients annonciateurs.

La Vierge est redescendue à nouveau parmi les hommes pour leur offrir la joie, la lumière et la vérité. Ne laissons pas encore ce chant sans faire briller devant vous quelques escarboucles :

*En de certaines journées du temps la blancheur
du glacier éblouit les paupières des lynx.*

On dira ce que l'on voudra, mais cette louan-

ge par sa chaleur, son désir d'étreindre le sujet qu'elle traite dans toute son amplitude, les pans d'azur, d'histoire et de mysticisme qu'elle soulève, mérite d'être admirée. Je sais que l'on reprochera à l'auteur, ici comme ailleurs, de subir l'influence de Claudel. Elle est avouée dès le début. N'empêche que ce poète, avec son apport personnel, fait grouiller, vivre devant nos yeux la personne la plus extraordinaire du monde catholique, après Dieu lui-même. Il y apporte des dons de véritable poète, et quand l'anthologie de la poésie actuelle se fera ces pages devront être citées.

François Hertel dit quelque part qu'il n'est que philosophe, se refusant la qualité de théologien. Ce n'est pas sûr et on peut bien penser que le philosophe n'a pas tué l'autre, à moins que ce ne soit rien de chanter la Trinité, de nous en donner une exégèse. Qui voudra le croire?

Il nous confie ailleurs qu'il cherche à définir dans un mot l'Etre, le grand vieillard austère et blanc qui a créé le monde. Rien que ça et c'est tout.

Il assure que métaphysique et poésie ne font qu'un. Sourcillez, vous qui n'êtes que poète et sans métaphysique.

Apparaît l'orange qui tant scandalisa. Elle n'était qu'une image pourtant; elle évoquait

la forme pleine, la forme qui adhère à la chose. Pourquoi se déclarer absolument irréductible et ne prêter qu'une adhésion trop souriante? Moi, j'aime tellement les oranges que je ne me cabre pas d'apprendre que la pensée exprimée bellement peut faire songer à une orange. L'orange, c'est l'harmonie, ce qui est homogène.

On a fait jadis reproche à Sully-Prud'homme d'avoir tenté de faire de la poésie philosophique et je sens ce que ce grief présente de fragile, tout étant dans tout. Mais sûrement on pourrait adresser le même reproche à M. François Hertel. Essayer d'expliquer le mystère — c'est le publicain qui parle — le mystère de la Trinité en poésie, c'est un tour de force dont il nous fait volontiers les spectateurs. Sans doute, même en prose, il est difficile d'aborder un tel mystère. Des esprits aussi simples que les nôtres, aussi abîmés dans le tangible, s'effarent devant cette trilogie. Cependant l'ambitieux exégète n'a, ce semble, pas trop mal réussi. Nous pouvons ou pas priser cet étalage de raisons, ces machines de guerre sainte, en nous demandant avec lui "comment nos mains souillées par l'espace pèseraient-elles la triple incommunicabilité substantielle de l'un?" J'avais pensé à détacher quelques strophes. Impossible, ce serait une mutilation.

Il faut tout lire, et, si vous n'arrivez pas à saisir, dites : "*Credo quia absurdum.*"

Le prêtre dans l'homme doit lutter pour garder sa prééminence, pour être le porteur de Dieu. Tant d'hommes profanent, selon l'esthétique romantique, la parcelle du divin déposée en eux. Les romantiques, en effet, nous ont habitués à voir un reflet de la divinité éclairer l'immense troupeau des humains, inspirer leurs actes les plus douteux, leurs passions, leurs réflexes. Depuis que le procès fut institué contre cette école et les symbolistes, on peut se demander s'il reste encore quelque chose de cette flatterie qui n'est peut-être qu'une illusion ressassée, qu'une éclatante poussière. C'est ici, il me semble, que le plaidoyer contre le romantisme révèle toute sa fragilité. La divinité dans l'homme, c'est le christianisme. Pour donner raison à la tentative opérée à ce procès qui ne date que de vingt ans, mené par des hommes qui ne relèvent que de la froide raison et du positivisme, il faudrait consentir à rayer, dans l'histoire de l'âme et des esprits, un continent vivifié par la grâce divine, tout un enseignement, une doctrine, même "renier cet effroi devant le silence des espaces infinis." Comment des catholiques, des chrétiens tout simplement, ont-ils prêté l'oreille avec légèreté à ces nouveaux sophismes, à cette ligue de

dialecticiens sans âme qui les emprisonnaient dans le filet de leurs déductions, de leurs analyses ! C'est qu'ils n'étaient pas vraiment des chrétiens et qu'ils se laissaient facilement dépouiller de leurs riches héritages. Cette indication, jetée en passant, si on voulait la creuser, dévoilerait d'étranges illogismes, un abandon scandaleux de belles cargaisons au diable, pour permettre l'exhaussement de ce qui n'est que l'humain. Comment Baudelaire qui fut un grand catholique, ayant eu une si vive notion du péché, comprendrait-il cette tentative ? J'imagine qu'il se voilerait la face avec détestation.

Je m'arrête et ne prêche pas davantage. Ce n'est pas ma fonction. Je la restitue à M. François Hertel puisque c'est à cause de lui que j'ai soulevé les herbes qui cachent les mines posées dans le champ de la poésie. Je reviens sur mes pas. Je veux contempler l'homme dans le prêtre et prendre de lui plus ample connaissance. Il n'est pas nécessairement un saint quoique toute la logique religieuse le pousse à le devenir. Mais il y a la terre, la nature, deux grandes ennemies de l'homme sur le plan de la grâce, et qui contrarient sa marche vers les sommets. A quoi bon vouloir cacher ces vérités premières ? M. François Hertel, qui a le goût de la vérité, nous fait assister à la rude bataille : celle de la raison

et de l'instinct, de la grâce et de la tentation. En plus simple, c'est le combat de l'âme avec le corps.

Le combat de l'âme avec le corps. Il n'est pas aussi simple que cela et malgré les protections descendues sur le front de cet agenouillé — plus que vous, plus que moi.

Dans l'“Iscariote poilu”, je reconnais l'homme avec sa misère et ses fautes. Oui, l'âme demeure “fidèle comme une louve”, s'acharnant à sauver l'homme des oublis, de ce qui est défendu et causerait sa perte, s'il allait s'éloigner du chemin de la vertu. Mais cette âme fut parfois “reniée sur les routes de Capoue”. Je crois qu'il faut lire cette apostrophe :

*O corps qui a renié tant de fois
les routes de Capoue
Mes aspirations à moi, plus profondes,
Dis, les regrettes-tu, ces délices dérobées,
Et le goût amer des bouches en allées,
Cette fraîcheur de fruit mort et cette chaleur à la fois,
Et l'infini que l'on met au fond de cette chose ?*

Elle parle bien, cette âme ; elle se souvient des ascensions et des défaites, et elle gourmande le corps, cet affolé de vie, ce bateleur qui veut conduire sur le bord du fleuve sa charge de fruits succulents et prendre le temps de les goûter. L'âme le ramène à ses chaînes, à ses contraintes.

Qu'il souffre, ce corps désirant et assoiffé ! L'âme est sourde ; l'âme n'est déjà plus de la terre. Elle est la loi, le sacrifice, le jeûne, la macération, l'adieu à la joie de vivre. Et le plus pressant des cris que la créature adresse au Maître, c'est peut-être celui-ci :

*Entendez-vous, Seigneur ? Il est temps de venir.
Je veux que Vous leviez le voile, que vous brisiez le
miroir aux énigmes,
Pour me donner votre face à face.
Je veux le don total, la nue vision et l'étreinte de l'Idée
solide.
Vous, ô mon Dieu, l'Exemplaire, l'Incorporel
producteur pur des corps impurs...*

Le chrétien dans le poète n'oublie jamais de l'être, et l'homme aussi qui fait sa quête de l'humain se souvient toujours du ciel. Il sait bien que la terre existe et il n'est pas sourd à ses supplications, à l'invitation de connaître et d'aimer ! Il lui prête une attention disputée par l'homme de pensée et de prières : l'homme, qui a gardé de son commerce avec les idées et de ses entretiens avec Dieu, des qualités de prudence et de mesure qui lui permettent, certainement, de voir la terre telle qu'elle est, mais de ne pas descendre jusqu'à ses volitions, ses nuages d'erreurs et son ensorcellement. Il est protégé de lui-même par la loi

L'âme
Elle
ation,
ssant
c'est

siez le
l'idée

de
l'hu-
bien
sup-
mer!
me
é de
diens
sure
erre
qu'à
sor-
a loi

puisée chez le Christ et dans le Livre des livres. Il a des grâces d'état qui manquent aux autres. Ces grâces vont lui permettre "d'épurer le phantasme au creuset de la relation." Il va dichotomiser par esprit d'humilité et parce qu'il est impuissant à tout exprimer par l'ontologie, à nous faire sentir l'aridité des problèmes. Ne serait-il plus le sûr bâtisseur de la cité de Dieu, car l'ouvrier hésite entre les matériaux et doute de la valeur d'éternité des mots qu'il emploie pour construire l'hymne inattaquable par la forme et le fond. Il dichotomise. Il arrache des rameaux au tronc sacré. Il accueille dans ses mains quelques rayons tombés de la lumière auguste. Mais il se rabaisse à dessein. On voudrait bien voir cet autre, plus habile que lui, à dresser l'apologie vivante, à provoquer une adhésion d'esprit moins réticente. Il a donné le plein effort de l'intelligence pour nous faire respirer le souffle des hauteurs et nous amener conquis devant l'oeuvre sortie de ses mains. Ce poète, acharné à saisir les correspondances les plus subtiles, les approximations les plus ardues, des confins de la nature nous précipite dans son jardin de raisons claires. L'argument, on peut le toucher; il tombe sous nos sens. Nous flattons-nous et nourrissons-nous une illusion dont le réveil serait douloureux? Il suffit que nous ayons fré-

mi, que le rayon venu de l'exégète ait un moment frappé nos esprits. Il ne faut pas trop demander que le mystère s'éclaire, devienne un entretien facile. Il cesserait du coup d'être le mystère et ne solliciterait plus la recherche, le travail de l'entendement. Laissons qu'il demeure au-dessus de nous aussi mystérieux que les étoiles, mais qu'il nous dispense une lumière comme elles savent le faire.

*Dieu me regardera. Il passera la main dans sa
barbe éternelle,
Tandis que ma main glissera sous ma pensée.*

Dieu vous regarde, en effet, François Hertel. Il sait que vous êtes poète et que rien ne vous empêchera de l'être, pas même les serpents cachés dans la brume. Malgré toutes vos parentés, vos filiations. Il y a des pères pour chacun. Qui peut se réclamer de rien? Je vois des pères partout, des inspireurs, et aussi des fils.

*C'est parce que tu es dans l'espace et dans le temps
Que tu as le pouvoir de m'imiter,
de singer mon acte initial
Qui t'a précipité dans le temps et l'espace.
Et vous communiez à lui. . .
Et pas une pointe de plaisir,
Pas un frémissement impur de l'animal
Dans cette mâle apparition tout à coup sur la langue. . .*

Ce recueil invite à beaucoup de gloses, de poursuites.

Voici esquissées celles que j'ai faites. On peut regretter que ce livre se nomme: "*Axe et parallaxe*". On dirait le titre d'un traité scientifique: c'est le savant qui a joué un tour au poète, lui a dicté ce terme. Mais de l'ouvrir un instant, le curieux des livres est saisi et veut en achever la lecture, même s'il regimbe, se force à comprendre, et par paresse ne se contente que des miettes de ce banquet.

•

"*Les Mondes chimériques*", c'est le bréviaire de l'ironie. Elle couvre tous les sujets: art, littérature, histoire avec ses hypothèses, opinions des hommes, vérités plus rares et qui exigent du discernement et la volonté de les découvrir. On prend grand plaisir à la lecture d'un conte de Noël qui n'en est pas absolument un. Et on n'a pas besoin de croire à ce qui est raconté pour en goûter la saveur. Lepic, c'est comme le diable. Il est sûrement un de ses avocats. Quel mépris pour les idées reçues, et il n'exprime que celles devant lesquelles vous avez un haussement d'épaules, un sourire moqueur, une peur à peine dissimulée qu'elles soient vraies!

François Hertel vide son carquois. Les dialogues de Lepic et d'Anatole Laplante sont des

confrontations d'idées et de sentiments. Si dissemblables qu'elles soient, ces deux âmes se regardent, se confient l'une à l'autre. Les vertus moyennes sont condamnées au nom d'un concept supérieur. Rien ne sert de s'endormir dans un optimisme béat. Le prix de la vie, c'est la recherche, la quête, à travers les embûches rencontrées, du Graal. Ne dormez pas, mortels, sur de mols oreillers ! Vous n'aurez vécu vraiment que par l'inquiétude, l'âme en arrêt à tous les carrefours, guettant l'appel, l'apparition. Il faut se reposer un peu, si peu, de peur de manquer l'oiseau du bonheur qui passe et ne revient pas.

Et s'il revient, il n'apporte plus le bonheur, mais sûrement des airs battus par l'orage. Rien qui fasse croire au mythe de la joie que tout le monde appelle et désire, et qui demeure un beau rêve, perdu quelque part. Et il faut toujours être inquiet, poursuivre la recherche d'un univers inconnu, ce qui se dérobe aux timides approches. Il faut violenter la terre et le ciel pour tenir dans des mains tremblantes quelques vérités qui éclairent et peuvent sauver.

François Hertel a vidé son carquois !

— IV —

ST-DENIS GARNEAU

IL est gênant de traiter de ce poète. C'est la propriété de M. Guy Sylvestre, si j'ose m'exprimer ainsi, qui en disserta fort bien. Comment après lui oser émettre même un son de voix ? Nul autre ne pourra en des termes plus concis, plus serrés, plus pertinents, souligner l'apport de St-Denys Garneau, maintenant enfermé dans une tour d'ivoire. Une tour d'ivoire, me dit-on, hermétiquement close et défendue, ce qui plus est, par des dragons et des lionnes. Quand nous serons bien sûrs que M. St-Denys Garneau est allé se promener dans les bois, nous demanderons à nos aviateurs d'aller bombarder cette tour. Et, après ce désastre accompli par ceux qui aiment M. Garneau, nous irons le prendre par la main et le reconduirons chez les humains qu'il fuit avec une si sainte horreur. Mais qu'a-t-on

fait de mieux depuis la création du monde? M. St-Denys Garneau se doit de ne pas leur enlever toute estime et de condescendre à leurs manies, à leurs limitations, leur surdité et leurs divers aveuglements. Tout cela veut dire que ce poète s'abuse dans une solitude sans issue, et qu'il lui faut en partir. Il est né pour conquérir la terre; il a voulu la conquête trop vite, c'est pourquoi, blessé, il s'est confiné dans une abstention qui est un scandale.

Quand il jouait avec ses mappemondes, ses châteaux de cartes et compas, il refaisait la création à son image et à sa ressemblance. La création s'est montrée ingrate — l'autre, l'authentique, celle qui ne baigne pas dans un rêve. Quel enfant que ce Garneau, enfant comme tous les grands poètes qui, lorsqu'ils s'en aperçoivent, se trouvent soudain descendus dans un univers qui n'a rien à voir avec la soeur du rêve, l'éternelle poésie.

Nous allons le suivre pas à pas, examiner ce petit univers miraculeux où il a vécu, ces représentations dont il est le manoeuvrier, les pièges qu'il dresse à la compréhension des autres. Ses réactions de mime appliqué, d'organisateur féérique, de joueur de mots et d'idées. Guy Delahaye qui fut, à l'heure où il parut, un poète si original, un donneur de sang nouveau, gardait

de l'héritage poétique une marque certaine. Sa joue portait la brûlure baudelairienne; dans sa voix on percevait un écho de Verlaine, de Maeterlinck, des symbolistes les plus rusés, les plus pantelants d'astuce, les plus propres à servir de cible à la surdité des repus et des assis. C'était en 1910.

St-Denys Garneau nous apporte un miracle semblable, quoique différent. Il crépite de trouvailles; il secoue notre paresse; il déconcerte et, sans doute, est bien facilement appelé fou. Mais n'est pas fou qui veut. C'est là son excuse, s'il en avait besoin d'une. C'est sûrement sa gloire et très longtemps il sera blasphémé, honni, montré du doigt. Mais c'est un triomphateur. Vous n'arracherez pas la couronne qui entoure son front. Elle est faite d'immortelles.

Ce n'est pas tant dans les mots que réside son originalité que dans le choix des sujets qui étonnent, défient les idées préconçues, l'a priorisme, toute la sagesse acquise et les préjugés bourgeois. Il dérange même ce qui est mal, mais considéré comme légères atteintes aux réalités confortables, à la sublimité de ces ensembles sociaux qui s'écrouleraient, le temps de le dire, si on y voulait porter le marteau démolisseur. Seulement, sans doute, dans l'esprit, car la force de l'habitude ferait persister de si nobles façades.

Approchons-nous donc de lui avec un respect mêlé de crainte. Est-il quelque chose qui fasse songer davantage à la poésie pure que le poème consacré à "un mort qui demande à boire." Je m'émerveille et ne suis pas loin de crier au chef-d'œuvre. Ce mort ne boira pas comme les autres. Pourquoi voulez-vous que les morts de l'univers de M. Garneau veuillent se contenter de boire de l'eau, par exemple? Ne l'oublions pas, M. Garneau a construit son univers à lui et il n'a rien de pareil à celui où nous vivons. C'est du bovarysme ou de la schizophrénie. Et puis vous savez que dans le nôtre les morts ne sont même pas capables de demander à boire. Mais son mort à lui demande qu'on apaise sa soif. Le puits est avare et n'a presque plus d'eau. La fontaine se réfuse. Que faire? Les servantes s'empressent, cependant, elles ont pris un vase et s'en vont à la recherche de la boisson. Ce n'est pas de l'eau qu'elles trouvent. L'une revient avec le pollen des fleurs. Quoiqu'elle ait étalé devant lui la chair des fleurs, le mort veut boire encore. L'autre servante fait un bouquet de corolles qui sont "fraîches à la bouche." La troisième rapporte dans son tablier "les gouttes lumineuses de la rosée matinale." Le mort continue à vouloir boire. Le matin paraît et le mort "est percé de rayons comme une brume." Il

s'efface et se disperse, son souvenir avec lui, car les habitants de cette planète-ci sont ingrats, plus ingrats encore qu'ailleurs : ils ne gardent pas le souvenir de celui qui est mort... Cette pièce est vraiment de la poésie, une étonnante poésie — dans l'idée et les mots. Cela touche au fantastique. M. Garneau vient de créer le fantastique chez nous. On songe aux *Sept filles d'Orlamonde* de Maeterlinck. La poésie, c'est cette folie-là. C'est un rêve qui ne tient pas debout, c'est tout ce qui renverse le connu et l'archiconnu pour nous amener devant l'irréel et ces grosses boules d'irrationnel qui sautent devant nos yeux éblouis. Je ne veux faire de peine à personne, mais c'est très certainement une conception de la poésie. Elle chasse à grands coups de fouet les fonctionnaires parfaits comme vous et moi, détruit les habitacles de la routine, ce que l'on voit tous les jours, se moque du train-train journalier et de toutes les bêtises consacrées, des notaires et des épiciers de villages et de villes. Il faut, à propos de cette réussite, remettre en circulation les plus vieilles injures.

Elle est très belle, cette pièce de Garneau qui ne porte pas de titre, à laquelle on pourrait donner tant de titres, sauf celui qu'il a oublié ou n'a pas voulu lui donner lui-même. C'est un drame où il est le principal acteur, descendant dans son

âme et revenant de ce labyrinthe. Il s'efforce d'en dénombrer les richesses et les agonies. Tout son être physique est torturé par la souffrance de cette mort installée en lui. Il est en proie au délire et il a peur. Il ne veut rien entendre, ni rien dire. Il craindrait de s'éveiller.

*Et je tremblais que le somme ne s'en aille
Que je sentais déjà se retirer
Comme une porte ouverte en hiver
Laisse aller la chaleur tendre
Et introduire dans la chambre
Le froid qui vous secoue de votre assoupissement
Vous fouette.
Et vous rend inconscient comme l'acier.*

C'est le premier acte du drame. Et voici le second. Il est maintenant tout à fait éveillé. Sa conscience est devenue comme un acier. L'univers joue dans ses yeux. Il s'y reflète avec son peuple charmant d'êtres, de femmes et de choses. Combat avec la lumière...

*.....qui déchire à coups de rayon
La pâleur du ciel de l'automne.*

Son regard poursuit cette lumière, il voudrait l'empêcher de s'en aller avec ses images et ses splendeurs. Elle n'a guère de pitié pour l'homme et son désir. Elle est indifférente, la lumière.

re, parce qu'elle est une part de la nature, le point suprême de sa beauté, la magicienne qui enfante dans les choses des foyers d'étincelles. Elle est le don suprême qui se prête et se refuse. Il va écrire, il écrit :

*Et puis ce couchant
Qui glisse au bord de l'horizon
A me faire crier d'angoisse.*

Et c'est toute la sensibilité du poète, son cœur mis à nu, sa version uniquement à lui. Sa douleur est cosmique. Tout lui est enlevé.

*Les yeux le cœur et les mains ouvertes
Mains sous mes yeux ces doigts écartés,
Qui n'ont jamais rien retenu
Et qui frémissent
Dans l'épouvante d'être vides.*

La belle plainte !

Il est incapable de trouver un refuge en lui-même. Il ne s'appartient plus ; il est éparpillé sur toute la création, disputé par elle, son amant, et il lui offre le sang de son cœur "distribué aux quatre coins cardinaux." Ici, c'est le jeu, mais plus émouvant, presque moins intellectuel ; ici il est moins qu'ailleurs frappé, seulement dans son intelligence émotive. Ce n'est plus qu'un homme, prisonnier de ses pas de danse et ses cabrioles dans l'espace : c'est l'homme qui souffre.

Paysage en deux couleurs sur fond de ciel. On pense au Verlaine du *Soir mystique*, et ce n'est pas du Verlaine. C'est autre chose, car nous sommes sur un plan réaliste où se joue la comédie de la terre et du ciel. Belle féerie. Oui, mais des réalités, et d'abord une précision à faire pleurer de joie le plus satisfait des bourgeois, la gourde la moins décrassable. Car il y a deux collines et quatre versants. Bravo! voilà qui ne souffre pas de chicane: nous sommes à pieds joints dans le réel. Mais cela ne peut durer. Je vous accorde bien que les fleurs sauvages et l'ombre aussi sont sur les quatre versants. Cependant, très vite nous sommes pincés à l'oreille; un picotement nous fait frotter les yeux: c'est *l'eau de la vallée qui regarde tout et ne voit rien*. Le poète est reparu et foin de toute arithmétique; il ne va plus nous permettre de respirer dans la béatitude de la paresse d'esprit et l'absence de tout effort à comprendre. C'est de la peinture, un paysage et l'insensibilité de la nature. Elle se contente d'être et ne sent pas. Le soleil descend le long des tiges de nénuphars et il ne les sent pas. Il ne nous a fait à ce sujet aucune confidence. Mais le poisson, lui, a confié au poète qu'il avait vu une mouche. Comme St-Denys Garneau est informé! Par des antennes spéciales. Quoi! le poisson sait voir. Cer-

tes, il voit, mais le soleil ne sent pas. Il est ravissant de savourer ce que peut contenir une pièce de vers. Pas moins qu'un tout petit cosmos, et la vie et la mort, deux grandes dames. Nous allons recevoir beaucoup d'autres révélations. Tenez-vous bien.

Le poète meurt s'il reste dans un fauteuil. Comme les objecteurs de conscience et beaucoup d'autres personnes. Toutefois, il ne veut pas se reposer. Si, il se repose en traversant le torrent et en touchant à tout. Voilà bien le poète et il nous livre le secret de son équilibre. N'allez pas croire qu'il est instable.

Le jeu. L'enfant et sa boîte de jouets, c'est un coin de l'empire du poète. Fouillis d'images heureuses, de sensations fines; tous ces riens, tous ces néants de l'esprit et du coeur, et ces visions de l'espace où grouillent des bêtes fantastiques et les rayons lunaires.

Joujoux d'où partent des clartés, où sont attachés tant de fils qui relient la matière à l'esprit. C'est le jeu, croyez-le bien, qui sort de cette pièce, la terre et l'eau. Il y a tout cela, vous pensez? Attendez, ce n'est pas fini: un besoin aussi que la tendresse ne lui soit pas étrangère, et l'irrespect devant les choses consacrées, le goût de scandaliser, la liberté des attitudes et beaucoup de légèretés. Il est tout heureux de

diriger la création à sa manière, de déplacer les montagnes. Il les possède ou tout comme. Si vous allez dans cette chambre où le poète a joué comme un enfant, vous ne la reconnaîtrez plus. Cet univers, il y a un instant ordonné, est devenu soudain un chaos. Essayez d'en faire autant. Je parie que vous ne réussirez pas.

Spectacle de la danse. Les enfants dansent mal; ils n'ont pas d'espace et d'air. Les pauvres! Ils ne savent pas jouer avec l'espace — ces pauvres enfants qui, tout en jouant, ne peuvent pas jouer. Pourquoi? A cause des murs. Comble de la désolation. *Il n'y a pas de mariage du ciel avec la terre.* On nous avait entretenu de cette fable. Pas même ce mariage du ciel et du regard. Tout s'y oppose: des infinis rencontrés, le heurt du merveilleux.

Voici une autre peinture des enfants. Quelque chose de difficile, de sec, presque trop rapide, mais d'une vérité tellement criante. Les enfants accaparent et ils fuient devant des réalités qui semblent précises, mais leur sont insupportables. Ils éclosent comme des bulles de savon et s'éteignent. Ils sont déjà ailleurs; ils ont abandonné le lieu où ils se trouvaient, car ils sont maintenant gavés de nourriture terrestre et divine; ils abandonnent la partie. Sont-ce bien des enfants? Je reconnais plutôt les hommes avec leur figu-

ration furtive, leurs petits tours, leur évanescence. Cela tient du mystère et de la vie la plus ordinaire. Il y a bien ceux qui restent un peu avec une gravité si grande que l'illusion naît, l'adhésion de l'espoir, de l'attachement. Mais ce n'était qu'une distraction, un attardement sans conséquence. *Et ils s'en sont allés presque au bout de la grande allée.* Seulement pour savoir si vous les suivez du regard. Ils vont disparaître tout à fait; ils sont disparus, ne laissant d'eux que la présence d'un rire suspendu.

Ce sont des riens comme dans Rodenbach, surtout dans Rilke. C'est effarant, et c'est tout un monde... incommunicable. Presque l'impensable. Je songe à des rires qui s'effacent, des pas sur le sable, mais je ne demeure pas étranger à cette esthétique.

Une aquarelle, une flûte, des saules, des ormes, des pins à contre-jour. Puis deux paysages. Ce sont là les éléments, la matière de sa poésie lorsqu'il parle de la nature. Il n'y a pas d'anathèmes contre elle. Elle sert ici tout autrement que dans la poésie romantique ou symboliste. Visions brèves et rapides. Et puis comme une provocation à ce qui est direct, à ce qui peut tomber sur les sens par un contact précis. Oui, les champs, les arbres, les feuilles, mais vus dans une aquarelle, presque, ô horreur! horreur! hor-

reur! sur une carte postale. Ce monsieur est l'artifice même. Mais, heureusement, il est contradictoire, et c'est la flûte. Que d'humanité, soudain, et je dirais, si je n'avais peur d'abuser d'un mot, une sorte de chef-d'oeuvre, si bien venu que je relis trois fois cette pièce pour en épuiser, s'il se peut, toute la saveur. Il affectionne les saules. Les a-t-il vus à travers les aquarelles ou à travers un songe? J'oubliais: sur les grandes toiles d'un peintre de ses amis. Il se peut et on peut tout craindre, car il nous a avertis que rien n'était meilleur pour chanter la nature que d'aller peindre, que la peinture elle-même ou l'aquarelle. Il ne semble pas très content de cette première fois où il parlait d'eux, il y revient et, alors, il nous tire par la manche, nous force à le saluer comme un poète. Entendez comme il sait trouver que les feuillages des saules "sont des eaux vives dans le ciel."

On ne saurait plus aimer les saules. Je partage cet amour. Mais *Faction*, quand on la relit, c'est comme si l'on faisait l'essai d'un bonheur étrange, un bonheur qui n'arrive qu'une fois et qui est un chef-d'oeuvre de félicité. Ici les mots et les objets forment un tout harmonieux. Il y grouille un monde de choses sous-jacentes, une vie secrète semblable à celle que l'on devine dans un étang au-dessus duquel émergent, seuls, splen-

dides, isolés, des nénuphars. Penchez-vous sur cette eau et c'est la découverte des naissances, le bruissement à peine sensible d'une incarnation, un étirement de la matière, le bâillement d'une grenouille, l'appel lointain, abyssal de quelque chose qui aurait voulu être, se plaint avant de mourir tout à fait, une diffuse sensation de mystère et d'agonie, et des feuilles mortes qui remontent du tréfonds.

*On a décidé de faire la nuit,
Pour une petite étoile problématique.*

C'est curieux comme une inspiration peut plonger dans un bain mystérieux l'être avide d'émotions et de mots. C'est curieux comme il peut arriver avec du mystère de créer un mystère connexe qui n'a rien d'exclusivement apparenté à celui qui est transcrit, approché, rendu dans des mots. C'est le propre du véritable poème de faire jaillir dans l'esprit et dans l'âme ces geysers qui s'élèvent sur la nuit de la terre et n'ont de réalité que ce que l'imagination ou la souffrance peuvent leur prêter. Adorons ces transformations, ces échanges, ces alchimies, parce qu'elles sont inutiles, ne paient pas, et raniment la beauté défunte ou en engendrent une toute neuve.

Il y a des jours où la vision du monde veut être absorbée dans ses yeux. Du moins, il est prêt à tout regarder. Il a des prunelles exigeantes et décidées à ne laisser échapper rien des paysages, des champs, des bois et des hommes. L'avidité de ses regards est grande. Il en est récompensé par cette fraîcheur extraordinaire qui entoure les nuages qu'il rencontre. Alors il semble qu'il est comme "cette baigneuse sur laquelle joue le soleil et que ceinturent les flots."

Il dira le caprice d'un enfant en essayant d'en tracer le portrait. Mais c'est un oiseau, un oiseau qui n'est jamais là, ou qui est là pour disparaître, se transporter ailleurs. Regardons-le venir, mais ne comptons pas qu'il va demeurer. On ne saura pas où, sans se cacher, il va courir, organiser son caprice et ses jeux. Il échappe à toute prise : c'est un oiseau.

La fin du monde, mais d'un monde qui se réduit aux oiseaux, aux colombes et aux mains. Il nous entretient de cette fin-là et dédaigne de parler de tant de morts qui accompagnent ou suivent ce monde-là. Oiseaux, colombes et mains. C'est un autre petit drame psychologique au milieu des autres qui existent à chaque pièce. Moment de plénitude et de lumière. Toute la joie de connaître, de vivre et de sympathiser.

Maintenant, ces mains qui semblent mortes, elles n'ont plus le chant qui leur est particulier. Elles sont désertées comme des mains qui sont vraiment mortes. Le poète voit s'élargir le trou de l'abîme devant lui. La mort caresse ces mains, ces colombes, "tombées en rang, côte à côte."

Une mélancolie pénétrante se dégage de cette pièce. Tous les mots sont justes, simples, pour dépeindre les objets, leur vie propre. Dans tout cela dort un romantisme châtié. Il s'agit d'oiseau, mais pas de coups vastes dans l'espace. Absence d'un grand cri, mais un sanglot étouffé qui va mourir dans le coin d'une chambre; une tristesse crispée et presque sans larmes.

L'amour, il en parle comme du reste, à sa manière. Ce ne sont plus les grandes manifestations des lyriques. Un ton grave, mesuré, presque intime, un ton de confiance, et d'un très grand charme. Il fait fi des conversations, de tout le manège habituel de l'amour. Il ne veut pas de cette stratégie à l'usage du vulgaire. Il désire voir l'objet de sa curiosité, mais il réserve son indépendance. Il n'est pas toute disponibilité. Il ne se flatte pas d'emprisonner l'attention de sa partenaire. Mais elle sera semblable aux statues des jardins, seule, et dorée par la

lumière et, aussi, pareille à une fleur jouissant de sa grâce et de son parfum.

Lui et son rôle, il n'oublie pas de l'indiquer. C'est un jeu à deux, malgré la parfaite solitude de chacun. Il se dit la "colline attentive où la grâce de cette personne saura évoluer." Il contempera les gestes, les attitudes, la solitude de la belle créature. Elle s'en ira. C'est certain, et elle sera comme si elle n'avait pas été cette personne de chair et d'os devant son regard. Il dit :

*Je ne serai peut-être pas plus seul
Mais la vallée sera déserte
Et qui me parlera de vous.*

Ses lamentations d'impuissance devant la détresse d'un ami sont pleines d'émotion, d'une émotion qui se résout dans un cri. On ne peut rien pour cet ami. Il ne comprend pas ; il a des raisons fausses qu'il faut lui laisser, faire semblant de croire qu'il a raison lorsqu'on est convaincu qu'il a tort. Ce serait briser à jamais l'amitié que de lui tendre, comme un flambeau, une raison plus haute qui dérangerait ses appétits et ses entêtements, sa logique qui est faite de petites erreurs, longuement caressées dans les brouillards de son ennui. Triste impuissance

qui se double d'une impossibilité à se guérir soi-même de sa propre souffrance.

*Qu'est-ce qu'on peut pour notre coeur,
Qui nous quitte en voyage tout seul.*

Ce dyptique, c'est l'histoire de l'homme, sa navrante équipée le long des routes, des expériences humaines. C'est le voyage de chacun de nous. Un voyage de joies et de douleurs, une randonnée accomplie à travers mille désarrois.

*Le vaisseau n'est plus qu'une plainte
Et l'enfant n'est plus qu'un tourment.*

Comme il le peint, cet enfant qui est l'homme!

*Nos regards souffrent sur la mer
Comme de grandes mains de pitié
Deux pauvres mains qui ne font rien
Qui savent tout et ne peuvent rien.*

Romantisme, peut-être, mais c'est bien vite condamner et dire. C'est à cause du procès intenté, il y a une vingtaine d'années, en France, par les faux hommes d'action, un ridicule et, en somme, un grossier procès. Il ne tend rien moins qu'à nier la souffrance et ses manifestations en littérature. Il est curieux de noter, encore une fois, que tout, chez ces dénigreur, révélait dans

leurs anathèmes les défauts qu'ils blâmaient chez les autres; ils laissaient voir, à ne pas s'y tromper, ces grossissements exagérés, caricatures de psychologie erronée, adorés par les conformistes parce qu'ils sont l'une des formes du mensonge social.

On a dit beaucoup de mal des romantiques; une critique sourde et aveugle s'est appesantie sur eux. On connaît des esprits prétendus supérieurs, qui n'ont pour blâmer certaines productions que ce mot-là à la bouche. Cela est devenu une manie, une sorte de chic, un étalage de vocables grouillants sur des lèvres dédaigneuses, une malédiction lancée aux coins des rues, dans les journaux et dans les salons où règne déjà, pour la France, une renaissance religieuse. Une renaissance sous une occupation allemande. Pouah! Il y a de quoi rêver, rendre, en tout cas, soupçonneux, et regimber devant ces certitudes si follement entretenues. Il n'y a de renaissance religieuse véritable que dans un pays libre. Autrement, nous sommes en présence d'une contrefaçon, d'une grimace de résurrection. L'ennemi entretient chez les naïfs cette belle illusion pour les affaiblir, les faire servir à ses desseins. Pendant ce temps-là, il s'efforce d'avoir sur ces gens une prise lointaine mais sûre, jusqu'au jour où il tentera de les amener à la

conviction qu'il est seul capable de dominer l'Europe et la France, et de s'assurer qu'il sera possible de vaincre les îlots de résistance disséminés en Amérique.

Cage d'oiseaux. Ravissant poème. Le poète est une cage d'oiseaux. Tous les poètes sont des cages d'oiseaux. Beaucoup de musique, un incessant murmure qui monte des tréfonds; on entend se froisser des ailes. Si le poète rit, on perçoit le bruit d'un grelot. Qui va ouvrir la porte à cet oiseau et lui rendre la liberté? Sachez qu'il ne partira pas avant d'avoir mis tout à feu et à sang. Et, en s'en allant, il aura l'âme du poète à son bec. Vous condamnez cette inspiration? c'est que vous n'êtes pas sensibles aux charmes et à certaines préciosités bellement portées. Les mots pour dire cette aventure — celle de la vie du poète — renferment un suc délicieux. Quel charmant arrangeur de mots et d'idées que St-Denys Garneau; je prends à le lire un plaisir extrême.

L'oiseau n'a pas tout emporté de son âme. Il lui en reste encore. Et il "marche à côté d'une joie." Il ne sait pas si elle est à lui, car c'est "une joie qu'il ne peut prendre." Par un phénomène qui n'arrive qu'en poésie, les contradictions venant à se résoudre, la joie se colle à ses flancs. Il se débat, c'est certain. Cette joie à

côté de lui. Mais il marche toujours. Il a sa pauvre joie, ce qui l'empêche de mettre ses pieds dans ces pas qui sont joyeux. Et de pousser un cri de triomphe. Cette joie imaginaire, cette joie lui sert de compagne, d'amie dont il faut se contenter. Il rêve à toute espèce de choses, à des opérations, à des commerces d'âmes, jusqu'à des transfusions de sang, des déménagements d'atomes, etc. Pourquoi? Pour être porté dans la danse de ces pas.

*Avec le bruit décroissant de mon pas à côté de moi
Avec la perte de mon temps perdu
s'étiolant à ma gauche
Sous les pieds d'un étranger
qui prend une rue transversale.*

Boudez-vous, hommes plongés dans la matière? Plutôt, souriez à ce caprice de poète, à ces phantasmes. Ce n'est qu'un accompagnement.

Quel poète !

Et M. Hector Garneau, que j'ai connu autrefois, doit être heureux d'avoir un tel neveu qui a reconstruit, pour son plaisir et le nôtre, l'univers à son image et à sa ressemblance.

— V —

SIMONE ROUTIER

VITRAIL

DANS vos bras abîmés de détresse, vous “portiez votre douleur comme un enfant.” Vous regardiez le ciel, et ce ne fut bientôt plus que lui brillant dans votre regard. Vous vous détachiez peu à peu de ce monde et ne lui accordiez qu’une attention distraite. On vous sentait partie vers un idéal où l’humain n’avait plus sa part. Vous viviez sur un versant de vie que baigne la lumière des étoiles.

“Adieu, Paris!” Adieu l’univers! Vous laissez des villes qui avaient perdu leur visage et leur âme, vous alliez vers la voie royale du sacrifice.

Quel pèlerinage sur la route du destin ! Je regarde en pensée cette route où vous étiez, sou-

dainement, devenue seule. Revenu moi-même de la mort, c'est une morte vivante que je saluais. J'ai souvenir de votre beau regard chargé de tristesse, de tout ce que la détresse peut savoir peindre sur un visage. Plus tard, chassés ensemble de la terre de France, nous retrouvâmes un sol qui n'avait pas perdu sa réalité dans notre mémoire. Nous revîmes le ciel canadien, ses habitants et ses villes.

Avec tous nos souvenirs bousculés, nous tentâmes de refaire notre vie. Elle naissait à nouveau; elle eut bientôt un an. Mais chez vous un travail secret s'était accompli en profondeur. La grâce vous tendait ses bras; vous avez répondu à ses invitations. Et un jour, c'est nous que vous laissiez plus seuls encore avec nos regrets et toutes les peines de la vie.

Vous arrive-t-il quelque regret de ce que vous avez laissé? On peut se demander, se poser mille questions à votre sujet. Vos livres sont là; si on s'en approche et les ouvre, voilà que la vie y réapparaît avec ses interrogations qui ne sont qu'humaines.

Le cœur n'est plus seul sans doute, et s'il l'était, il remplirait sa solitude de la grande présence. Certes, ce n'est plus le bel étranger, mais Dieu lui-même. Et vous êtes aimée et vous vous sentez heureuse; Lui vous a délivrée.

L'accent de la terre qui eut un si grand retentissement dans une âme sensible telle que la vôtre, ne revient-il pas dans la cellule que visitent maintenant les anges? Oui, mais vite chassé. Il ne résonne plus, le cri de la chair, l'aveu de la présence aimée.

*Jeune dieu si beau et orgueilleux,
T'ai-je dit seulement d'où je venais?
Quelles brises salines,
Quelles altitudes jouaient...
Solitaire et sage, j'arrivais de contrées,
De mers et de villes où vainement toujours
L'amour avait cherché à retenir un jour
Mes jeux, mes pas, mes yeux altérés.*

*Je venais du Silence et de la Vérité
Et c'est vers toi que j'avançais, tronc de clarté,
Jeune dieu, ô mon angoissant amour!*

*Je sortais d'un passé
Lucide d'attente et de ferveur,
J'en rapportais le trésor doux et vainqueur
D'impérieuses pensées et de rêves inapaisés.
J'avais maintenu si haut mon coeur,
Et toi distrait, tu n'as fais que passer,
O mon jeune dieu, mon amour angoissé.*

“La solitude égrenait avec ferveur cent cha-pelets profanes sur mes vingt doigts ronds et lisses,” disiez-vous.

Il en vint une autre, ployante sous la douleur, ayant à ses pieds les idoles détruites. C'était le

prélude dans votre vie de celle que vous avez maintenant choisie, et c'est le pas du Christ qui remplace les pas de ceux qui s'en sont allés.

Je vous lis encore :

*Certain soir de juillet, par la croisée ouverte,
A la nuit recueillie, une musique offerte,
Un doux chant aux longs éclatements feutrés,
Tout un coeur haletant profusément livré.
Au fond d'un bas miroir, sous la clarté voilée,
Avec grâce persiste, image profilée,
Une forme ingénue, une femme, un enfant
Comme une fleur, ployante en ce soir étouffant.
Un soir lourd de juillet, une blonde étrangère
A son balcon attarde une ombre passagère
Trop longtemps, solitaire, elle écoute frémir
Paris, l'ivre amoureux, et ne sait plus dormir,
.....*

“Pressant besoin d'adieux, de départs, de rivages”, écriviez-vous dans *Tentations*, mais là-bas, à Berthier où vous vivez désormais, l'on serait tenté de vous dire :

*Ton île est un radeau magique où vit encore
Un reste de candeur, d'humble douceur humaine.
Et, quand s'évanouit sur la mer ton décor,
L'être sait quel espoir cher désormais le mène.*

Mais vous ne voyez désormais que le cordon de Saint-François que... “portait le Poverello,”

Lorsqu'il prêchait le matin aux oiseaux.

Vous prêcherez bientôt comme lui aux hiron-
delles, et, ce que vous leur direz, seul le vent en
connaîtra la nature et le sens. Ce ne sera pas
de Vérone, ni de Pise, ni de la solitude à Venise,
ni de tant de visages rencontrés et aimés que
vous ferez état, mais de l'Etre, de Celui que vous
avez épousé à l'heure des adieux.

Votre prière s'éploie des bas-reliefs jusqu'aux
voûtes. Vous parlez désormais "de ceux qui
seront aimés," de la délivrance d'un Paris que
vous avez chéri.

Et c'est d'une autre prière que votre coeur
s'éprend, la prière de l'âme qui ne va qu'à l'es-
sentiel. Les oiseaux se sont endormis, le chant
du monde qui tressaillait en vous-même est de-
venu le cri pur qui monte vers Dieu.

Soeur Simone, songez-vous quelquefois à ces
humains "fragiles" que vous avez abandonnés?
Permettez que ce cri vous atteigne puisqu'il est
rempli d'affection pour vous. Absente, non; car
vous avez laissé le souvenir de ce que vous avez
été. Votre vie d'autrefois, c'est nous qui la gar-
dons.

(20 septembre, 1942)

— VI —

Notre nouvelle épopée

IL y a un instinct de liberté, né dès le matin des mondes. Il y a un élan de volonté et de création. Cela est aussi certain que le soleil qui éclaire, la nuit lorsqu'elle engendre la douceur et le cri.

Ils sont allés au delà des océans, ils sont partis pour que cet instinct-là ne connaisse pas la mort.

Ils sont partis pour que le vouloir personnel remporte sa victoire sur le mysticisme grégaire, la parade des troupeaux.

Ils sont partis pour que l'homme de pensée invente son univers à lui, son bataillon d'idées et de mots, bâtisse sa ville, sa maison, ouverte aux dieux.

Ils sont partis pour soutenir la santé défaillante de deux ou trois grands mots qui renfer-

ment la joie de vivre, la peine des hommes, leurs espoirs de rachat et d'amour.

Ils sont partis pour que dure la vieille religion du Christ, bousculée sur les chemins du monde par la ruée infernale des Wotan, des führers, de tous les démons de la mégalomanie, du vol et du stupre.

Il y eut, alors, une injonction du passé et ils l'ont entendue. Ils sont mus, désormais, par une puissance qui les amène à toucher l'Europe.

Cette guerre qu'ils portent là-bas, elle leur est imposée par la volonté de ceux qui ne sont plus, et la vision horridique de ce que serait un monde où l'on pourrait séparer impunément la mère de l'enfant, l'époux de sa femme, où toutes les valeurs d'idée et de fait dont ils ont vécu ne présenteraient plus d'elles-mêmes que des faces renversées, des plans absurdes et révoltants.

Cela joue dans leur inconscient, s'ils n'en ont pas une représentation très précise. Cet ensemble de notions remuées qui affleurent au sommet de leur âme, c'est le grand mobile de leurs actes. Et ils s'en sont allés protéger ce que des époques de travail et d'exaltation firent fleurir dans l'existence.

Ils sont allés au secours d'une très grande idée de civilisation, de ses modes d'être, ses déploiements dans la vie des individus et des races.

Ils avaient été précédés dans l'action par cette génération de 1914-1918 qui connut le baptême du feu. Cette génération sauva l'honneur d'un temps qui, pour plusieurs, était obnubilé par les chimères pacifistes, voué aux surdités de l'abstention, aux démenches de la haine.

Quel enfant perdu dans les lettres, mais épris de vérité, ne saluerait cette colonne de feu mordant sur la grande page de notre histoire! Nul ne peut ignorer, en effet, les prouesses guerrières de ce 22ème bataillon du Québec qui fit reculer les bornes de l'héroïsme et, courant sur le front de bandière d'une légion qui ne nous est plus étrangère, ce fils de chez nous, héritier de Salamine, porteur de messages et de flambeaux.

Quand nos soldats de 1939-42 reviendront de la grande aventure, revêtus de la toison d'or de la fatalité, tu les reconnaîtras, entre mille, Patrie.

Sur ton seuil, ils déposeront le fardeau de l'expérience guerrière. Si jeunes encore, et déjà mûris par la connaissance, l'épreuve du feu, la privation de la joie, de tout l'horizon familial, mais dans leurs yeux l'univers baignant, reflété avec sa tragédie multiple, ses grands dérangements, ses navires en détresse, la plaine rase ou fumante, la terre saisie dans toute son horreur et sa beauté.

Ils n'auront pas douté qu'un jour devait se lever qui garderait aux mots de justice et de liberté la moëlle savoureuse dont ces vocables sont pleins.

Ils n'auront pas douté de l'effort séculaire qui, à travers des mois et des années, s'est ingénié à rendre la terre plus habitable, moins dominée par les forces obscures, le génie sourd et aveugle de la matière. Une terre sur laquelle souffle l'esprit, tressaillante encore dans ses appels à l'équité, l'ardeur des fois libératrices, et qui se penchera émue, sur ses héros défaisant les anneaux de leurs chaînes.

Ils n'auront pas faibli dans l'existence facile où s'épuisent en niaiseries et fausses douceurs ces énergies du coeur, de l'esprit et de la chair qu'une inspiration souveraine emporte maintenant vers un idéal créateur, un ordre digne de son nom, un ordre réel, non plus fait de mots dénaturés, de verbalisme trempé de meurtres et de sang, mais éclairé, guidé, soutenu par la raison et l'amour.

Car ce que les hommes d'aujourd'hui sont appelés à préserver, c'est l'effort des siècles défunts vers plus de justice et de pitié. D'autres hommes qui furent jeunes, autrefois, avaient su édifier des oeuvres pour le bien-être de leurs semblables. L'irruption des barbares, des bandits

scientifiques, menace dans leurs réalisations les plus audacieuses ces travaux laborieusement élevés au cours des siècles et ceux de l'âge moderne, arrachés à l'égoïsme, à l'incurie : ces chefs-d'œuvre de restauration sociale où la pauvreté et la faiblesse semblaient comme dans leur lit, bercées.

Cités ouvrières qui étaient les jouets de l'air, les orgueils de la misère, jardins hospitalisant tant de souffrances jusque-là sans remède, tant d'hommes pâlis par le malheur et l'infortune. On sait ce que la volonté de puissance a anéanti sur cette terre scandinave où le bonheur humain avait construit ses églises.

Partout le monstre cherche à établir sa domination en détruisant les réalisations de la foi et de la solidarité. Ce n'est donc pas seulement les témoignages fameux des génies du passé, ces cathédrales, ces hôtels de ville, ces bibliothèques que les vandales ont démolis, mais des créations plus récentes, des monuments de la pitié et du progrès social. Voilà ce qu'était l'ordre presque déjà réalisé. Il n'est certes pas dans ces pièges de fer inventés pour une autre possession du monde, un ordre dit nouveau, rétablissant l'esclavage antique avec ses cliquetis d'acier, ses chemises de soufre, ses parachutistes suspendus à des arbres de neige laissant tomber leurs fruits homicides.

N'est-ce pas émerveillement pour l'esprit et grande leçon de courage que cette adhésion des nôtres à une cause dont ils ne connaissent que les toutes premières raisons? Cette cause entr'aperçue, ils l'ont épousée. Elle fut, cependant, assez claire pour leur inspirer des actes décisifs : l'abandon temporaire de leur situation, le sacrifice de leurs aises, l'entrée dans une discipline qui leur était inconnue, un adieu à un ciel aimé, à des êtres chers, à cette terre dont ils sont les enfants et qui les avait nourris de sa sève, de son amour. Mais c'est tout cela qu'ils emportent avec eux, c'est tout cela qu'ils vont permettre de se maintenir aujourd'hui, demain, dans l'avenir.

Les fils de ceux qui créèrent le Canada vont combattre pour qu'il existe encore. Ils vont lui donner, par le fer et la flamme, droit de cité en Europe, mère des peuples, des villes, des empires. Ils vont soutenir cette Europe mise en péril par les barbares et sans laquelle les autres peuples de la terre ne pourraient plus être ce qu'ils sont.

L'idéologie naziste s'attaque aux principes mêmes des sociétés, instituant sous les fusées de l'arbitraire un régime chimérique dont les bases plongent dans le néant. Raisons d'état, raisons juridiques, droits des peuples au libre examen, à penser, prier, écrire, comprendre, ne sont plus, grâce à elle, qu'une poussière sans figure. Et

n'a-t-on pas tenté de faire mourir l'espérance elle-même? Heureusement, des hommes se sont levés qui n'ont pas voulu de cet assassinat, des hommes ont surgi et se sont entraînés pour sauvegarder non seulement la vie physique des peuples, mais la prière et la pensée.

Ces hommes, ce sont eux, ce sont les nôtres, ceux qui sont partis ou vont partir.

Patrie, quand ils reviendront de la croisade, tu les reconnaîtras entre mille.

Ils n'auront pas démérité de ta tendresse et ils seront la parure de ton front, les bijoux de ta couronne. Tu aimeras à les montrer aux autres nations comme des élus qui, s'étant courbés sous la nécessité et ses lois, ont arraché l'Europe et eux-mêmes à l'esclavage. Et ces élus, sans prétention, se pourront comparer à la lumière. Car ce seront là les types véritables d'un ordre nouveau, les vainqueurs du mensonge et de la honte, les sauveurs de l'empire de la justice et de la liberté.

Patrie, dans le frémissement de ton orgueil, tu montreras ces fils à toute la terre.

Leur grandeur brillera comme des étoiles naissantes dans un ciel lavé de toutes les souillures. Ils seront joyeux, tristes ou mutilés, mais leur mal se sera affronté avec les grands maux en train de perdre une humanité désespérée qu'ils

auront enfin affranchie. Ils auront grandi pour ta gloire, ces chevaux-légers de l'héroïsme, ces lanciers devant l'hérésie et l'autocratisme, enrichis de leurs blessures, ayant été un moment de la conscience humaine, assurant sa durée parmi l'écroulement de tant de choses périssables.

Ils auront nettoyé l'atmosphère de tous les égoïsmes et de toutes les laideurs. Ils offriront à la contemplation des leurs des fronts d'airain, s'étant mesurés avec la mort.

Patrie, tu les reconnaitras entre mille, ces modernes Jasons qui auront aboli le règne du crime et refait pour l'intelligence et la démocratie une histoire toute neuve, toute chaude, dépassant en prodiges celle qui fut déjà écrite.

L'homme du futur feuilletera, étonné, ces récits de couleur et de haute lice, faisant pâlir les manuscrits connus, les annales polluées.

Gesta Dei de la seconde France, je vous sens battre dans les feuillets d'un livre immortel. Car toi qui fondas un royaume convoité où le soleil n'a pas encore dormi, toi sur qui repose l'espoir de tant d'opprimés, Angleterre suspendue aux créneaux des tours, criblée de meurtrissures, tenace, impérieuse aiglonne, nos soldats te tiennent serrée dans leurs bras pour empêcher que tu ne sombres dans la mer. Et c'est pour toi également—j'ai gardé ce secret jusqu'ici—France in-

temporelle, France de nos berceaux et de nos rêves, c'est pour toi que nos soldats auront tout laissé et pris l'arme vengeresse. A l'heure dite, ils t'arracheront à l'étreinte du loup-cervier, aux stratégies des félons. Ils te restitueront à la vie véritable, à l'extase de la liberté.

... France première, France de Gaulle et toute la France, sur l'espalier du mur de Vincennes, couvert de grappes de sang, le vent à pas de velours, comme pour un vol sacré, le vent qui passe sur tes plaines et descend des montagnes, cueille dans les plis de son manteau la semence des martyrs.

Tu renais déjà, France première, les martyrs vont t'assiéger dans quelque temps pour ta libération et ton salut.

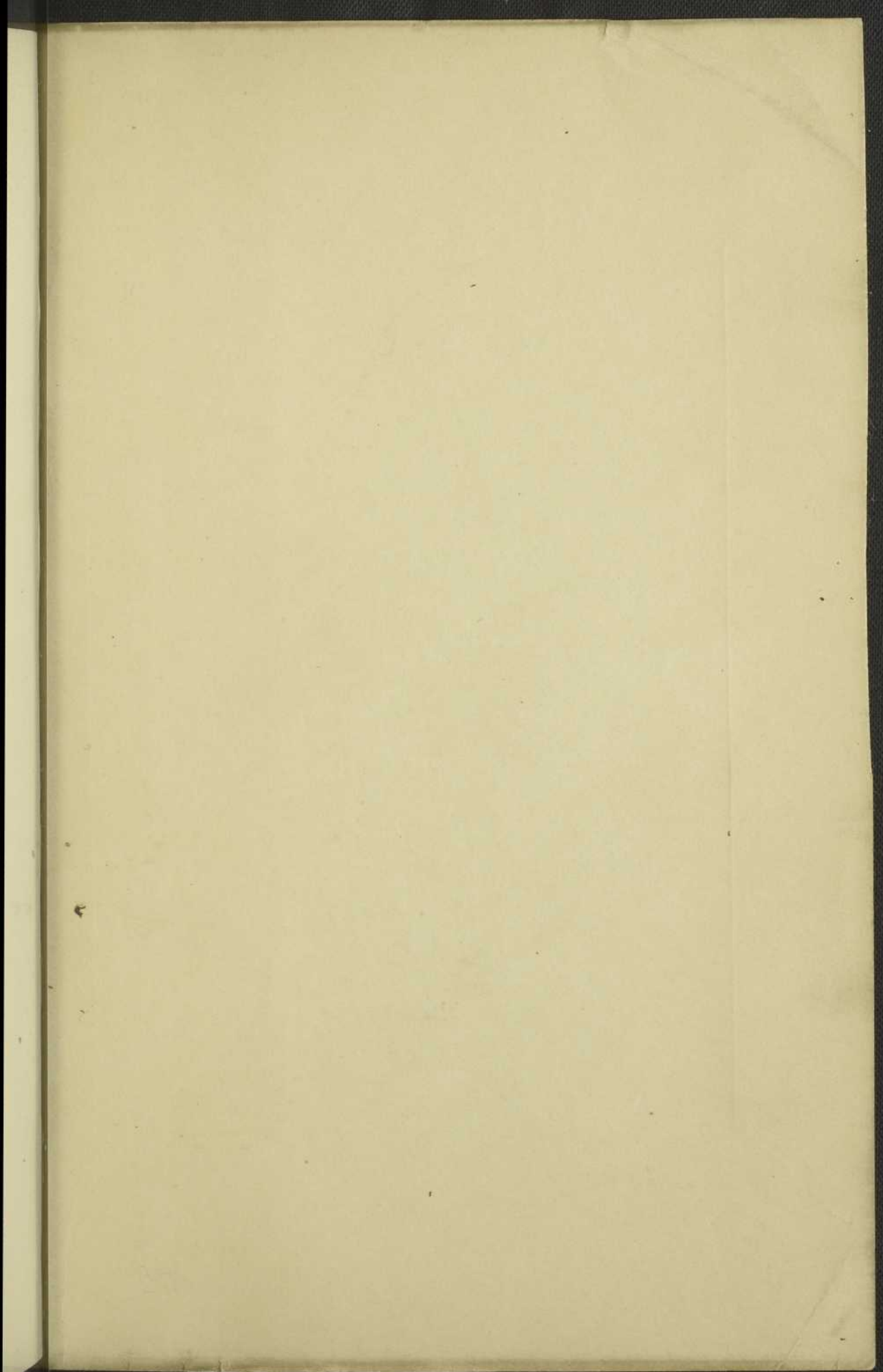
Canada, volontaire de la démocratie et du droit, ton rôle se précise alors, s'élargit de l'Atlantique au Pacifique. Ta frontière s'est déplacée, s'étend jusqu'à l'Europe et va se fixer quelque part à Douvres et plus loin encore. Unissant toutes tes énergies et ressources, l'honneur de combattre et de vaincre n'est-il pas devenu ta passion quotidienne, l'ennemi t'ayant marqué dans ses calculs pour une gigantesque dépradation?

Et tu vengeras la face de Dieu outragé, restaureras les vérités civilisatrices. Tu feras ren-

trer dans l'ombre ces suppôts des ténèbres et de
la tyrannie, afin de ressaisir cet empire du mon-
de promis aux hommes du soleil, de la justice et
de la foi.

• FIN •





Du Même Auteur

Le théâtre à Montréal

Psyché au Cinéma

Versions

Flacons à la mer

Verlaine

Littérature Canadienne

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

Cordes Anciennes

Louis Fréchette

Nocturnes

(publié sous le pseudonyme de Sixte le Débon-
naire, Paris)

Pots de Fer

Salve Alma Parens

Notre Nouvelle Épopée

Prix: \$1.00

une
à française)

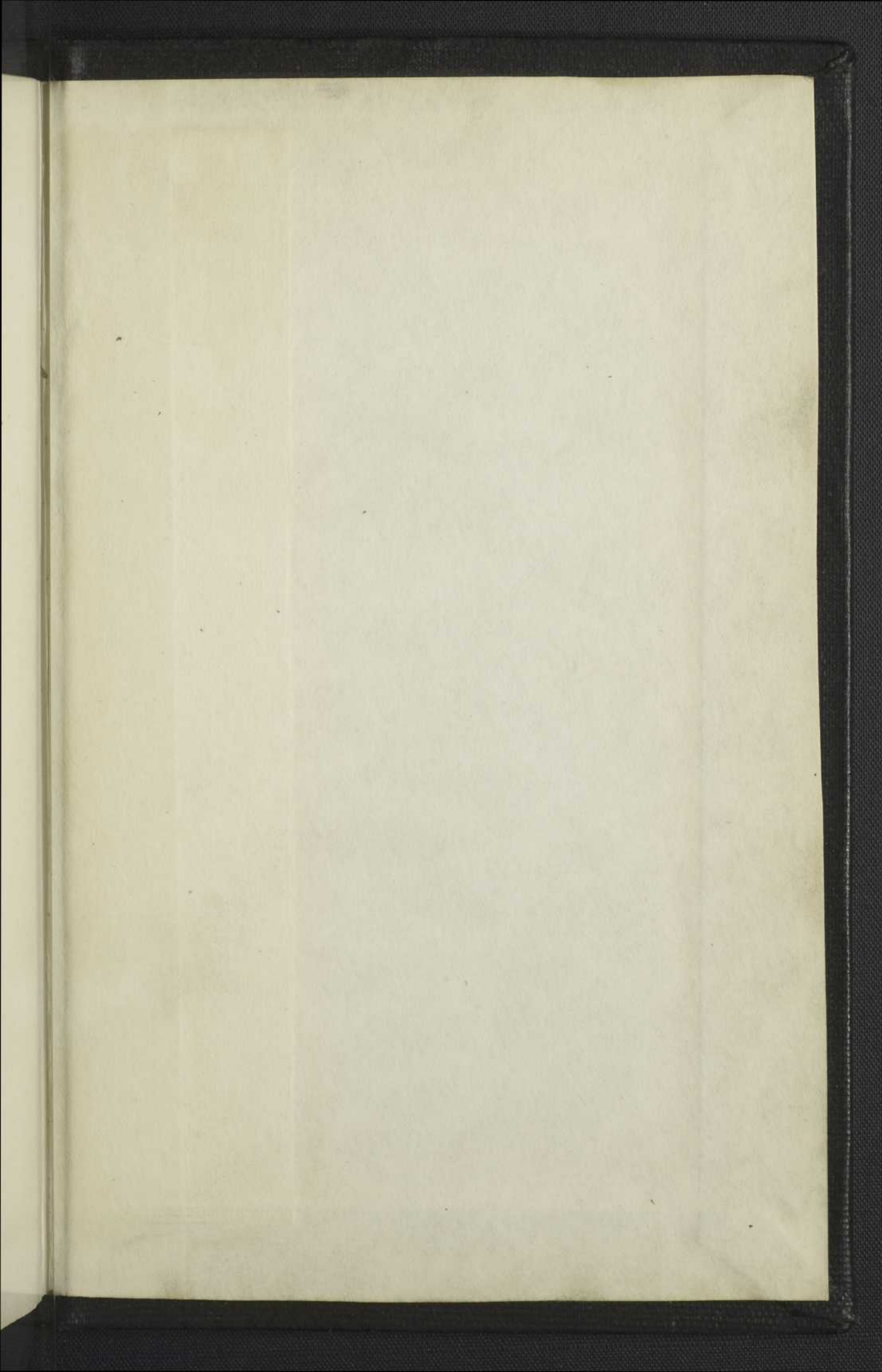
de le Japon-

Priz: \$1.00

(32)

1000

\$1.00



BNQ



000 426 829